

Bécassine au pensionnat / texte de Caumery ; illustrations de J.-P. Pinchon



BÉCASSINE au Pensionnat

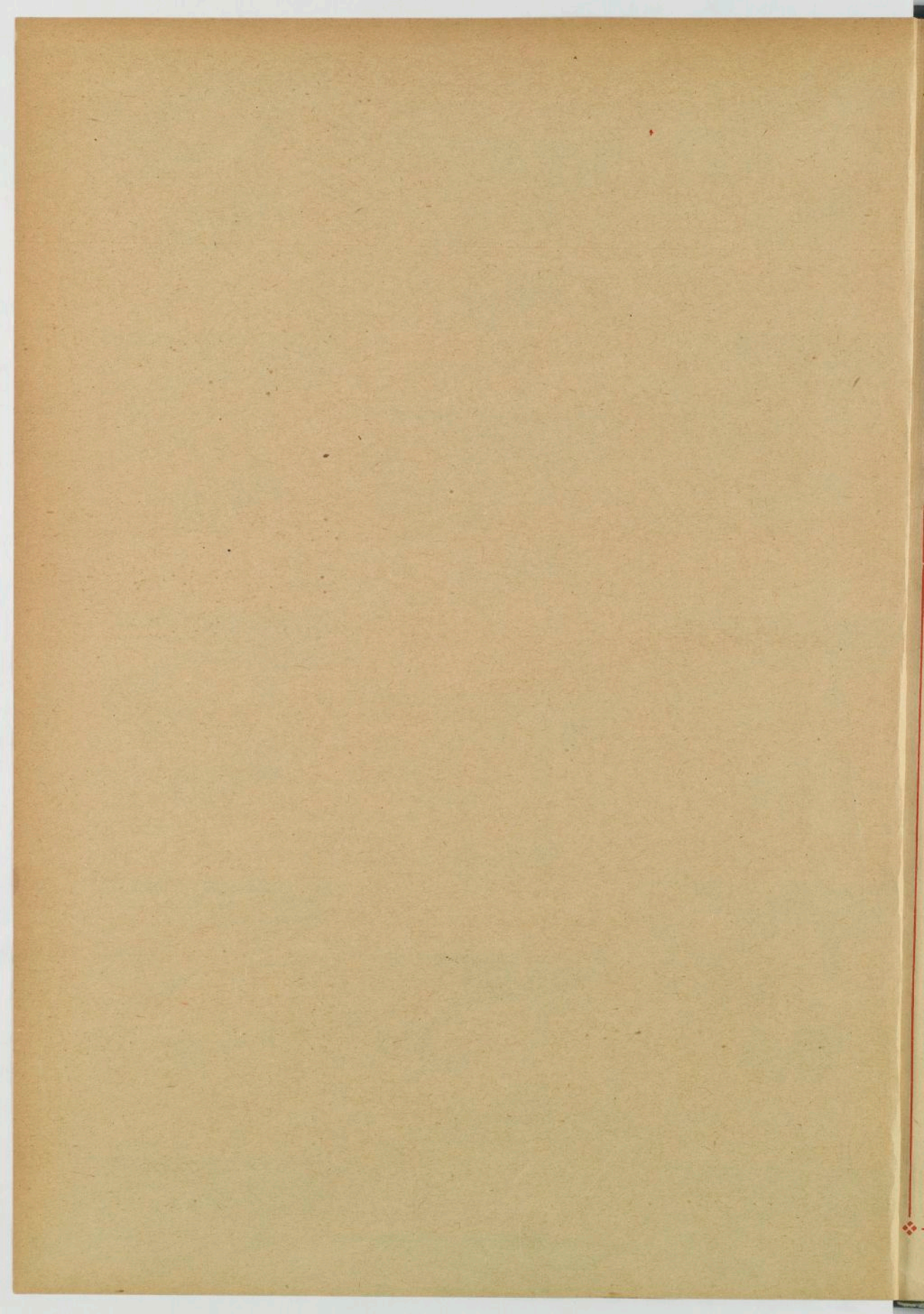


J.P. Pinchon.

Editions Gautier-Languereau 18, Rue Jacob. PARIS (VIe)







BÉCASSINE AU PENSIONNAT

Texte de CAUMERY
Illustrations de J.-P. PINCHON



PARIS
ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU
18, RUE JACOB, 18
1928

EN VENTE

LES ALBUMS DE BÉCASSINE

Texte de CAUMERY
Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.	—
BÉCASSINE MOBILISÉE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE VOYAGE.	—
BÉCASSINE NOURRICE.	—
BÉCASSINE ALPINISTE.	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE AU PAYS BASQUE.	—
BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS. . . .	—
L'AUTOMOBILE DE BÉCASSINE	—

Format grand in-4° (23 × 32%), 64 pages.

L'ALPHABET DE BÉCASSINE, même format, 16 pages. 1 Album.

LES CHANSONS DE BÉCASSINE, texte de CH. MAGUÉ, musique de F. DARCIEUX, même format, 32 pages

LES ALBUMS DE NANE

Texte de LICHTENBERGER
Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE	1 Album.
NANE ET SES BÊTES.	—
LE RÈGNE DE NANE.	—
NANE AU MAROC.	—

Format grand in-4°, 32 pages.

L'ÉLÉPHANT HOUNDJI-POUNDJI, texte de LICHTENBERGER, illustrations en couleurs de HENRY MORIN . . . 1 Album.

Format grand in-4°, 32 pages.

BÉCASSINE AU PENSIONNAT

Je commence ce nouveau volume de mes mémoires à Bonaccueil.

C'est une grande maison avec un joli parc. Les paysans d'alentour l'appellent le Château, ce qui ne me paraît pas justifié, vu que Bonaccueil n'a pas de tours. Or, comme je l'ai souvent expliqué au jardinier,...

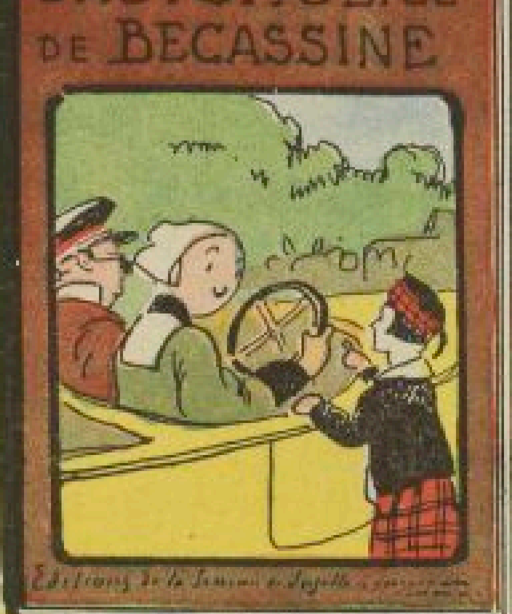
... chaque fois qu'au cinéma on représente un château, c'est un amas de tours à vous donner le tournis. Et les auteurs de cinéma sont des gens qui savent ce qu'ils font.

Le jardinier m'a répondu : « — P't'être ben que vous avez raison, mam'zelle Bécassine, mais y a quasiment trente ans que je dis le château. Je continuerai à dire de même, sauf votre permission. »

Et il s'est remis à son travail. Je le connais, il est entêté comme sa pioche. Si je ne lui avais pas donné ma permission, ça n'aurait rien changé. Alors, je la lui ai donnée.



Château ou non, Bonaccueil appartient à une cousine de ma chère maîtresse la marquise de Grand-Air, laquelle cousine s'appelle comme sa propriété. Nous avons fait chez elle, au printemps dernier,...



... une entrée pas très brillante, qui est racontée dans l'album l'*Automobile de Bécassine*, et il n'est pas question que nous en reparlions.



« Nous », c'est Mme de Grand-Air, déjà nommée, et puis votre servante, et puis Loulotte, la fille par adoption de Madame, et ma fille à moi par le cœur.



Cette petite Loulotte, j'ai commencé de la soigner quand elle n'était guère plus grosse qu'un lièvre de trois mois. Je l'ai nourrie au biberon, et pas trop mal à ce qu'il faut croire, car elle est de belle venue, forte et bien plantée.

Vous pouvez, du reste, vous en rendre compte par ce dessin où M. Pinchon la représente en train de faire le diable avec les enfants du jardinier. Qu'est-ce que vous en dites, de ma Loulotte? Moi, j'en raffole. Vingt fois par jour...

... je lui demande si elle m'aime et je l'embrasse à l'étouffer. Je suis sa gouvernante et c'est elle qui me gouverne. Je fais, autant dire, ses trente-six volontés. Je sais que j'ai tort, mais c'est plus fort que moi.

Pendant l'été, tout a bien marché ici. La maison était pleine de jeunesse : petits-enfants, petits-neveux, petits-cousins de Mme de Bonaccueil, qui est hospitalière et accueillante autant que son nom l'indique.

Que ma Loulotte était donc contente de se trouver avec tous ces enfants gentils et bien élevés! Du matin à l'heure du coucher, il n'y avait que rires et jeux. C'étaient, suivant le temps...

... des charades ou de petites comédies, qu'on représentait dans la maison...

...ou bien, dans le parc, des parties de cache-cache, de tennis, de ballon, de barres, avec des galopades et des cris joyeux. Le temps, vous savez qu'il n'a pas été fameux : on a eu, comme on dit, un été pourri.



Mais, à la campagne, c'est moins gênant qu'à la ville : on s'habille de vieux vêtements, on se chausse de gros souliers, on prend son imperméable (avec la manie qu'on a de parler l'anglais...

... même quand on ne le sait pas, ça s'appelle maintenant un *trench-coat*), et ainsi équipé, on se moque des averses. Elles n'empêchaient pas nos dames d'organiser de belles promenades. La charrette à âne nous accompagnait...

... chargée de tout ce qu'il fallait pour déjeuner sur l'herbe. Plus d'une fois, l'orage nous a surpris au milieu du repas. Il fallait voir le branle-bas, pour mettre les provisions...

... et nous mettre nous-mêmes à l'abri. Et puis le nuage passait, le soleil reparaissait ; on se séchait, on se réchauffait à ses rayons, et tout cela n'était qu'un motif de plus pour rire, tant la bonne humeur arrange toutes choses.

L'approche de la rentrée des classes a donné le signal des départs. Chacun d'eux était accompagné de grandes embrassades, de larmes parfois, de promesses de s'écrire souvent, ces promesses que les enfants se font toujours et qu'ils tiennent si rarement.

En quelques jours, la grande maison s'est vidée. Elle en a paru plus grande encore et toute triste. J'avais presque la larme à l'œil quand je regardais la salle à manger, où, quelques semaines auparavant, se tassaient plus de vingt convives...

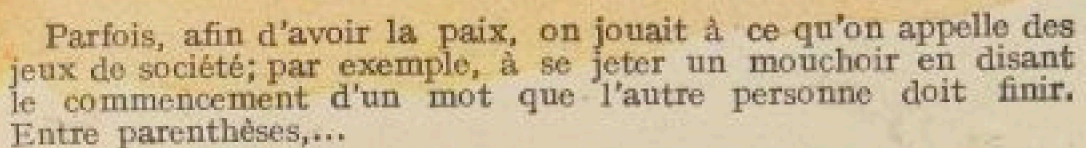
...tandis qu'à présent on n'y voyait plus qu'un pauvre petit couvert pour trois personnes. « — C'est comme si on était en deuil, » disait Loulotte, qui n'a pas sa pareille pour trouver le mot exact.


Juste au moment où nous nous trouvions déjà attristées par notre solitude, le temps est devenu, on peut dire, une vraie horreur. Ce pays de Normandie, où est situé Bonaccueil, est bien joli ; c'est même une merveille à l'époque des pommiers en fleurs...
...mais ce n'est pas précisément le pays de la sécheresse. En des années comme la dernière, on y vit dans le brouillard, les prés deviennent des marécages où on entre jusqu'à la cheville ; ça plaît sans doute aux champignons, aux grenouilles et aux canards, mais pas du tout à Loulotte et à moi.
Et quelles bourrasques ! Proches de la mer, nous étions aux premières loges pour les recevoir. Il en est tant venu cette année que c'était à se demander si les soldats de l'American Legion ne les apportaient pas dans leurs valises.
Ces tempêtes-là, ça se met à souffler tout d'un coup avec une force incroyable. Il y en a eu une, au début d'octobre, dont nous parlons encore. C'était un dimanche. A l'heure de partir pour la messe, ces dames ont jugé inutile de prendre la voiture.
Nous nous sommes mises en route à pied vers l'église qui n'est distante que de deux kilomètres. Il tombait une pluie fine qu'on appelle ici du crachin, mais l'air était calme. « — C'est un calme qui ne durera pas...
« ... a dit Mme de Grand-Air. Le baromètre baisse, et ce gros nuage noir, vers le Havre, ne présage rien de bon. » A peine achevait-elle de parler que, brusquement, le ciel s'est obscurci, et le coup de vent est arrivé sur nous. En une minute...
... ma maîtresse a eu son parapluie retourné. Elle se cramponnait au manche, mais le vent, s'engouffrant dans l'étoffe, la tirait vers le bord de la route qui, à cet endroit, domine à pic la vallée de la Seine.
« — Ah ! mon Dieu ! elle va être précipitée ! a crié Mme de Bonaccueil. Lâchez le parapluie, ma cousine ! » Sans doute, Madame n'entendait pas, ou bien elle était affolée par l'ouragan.

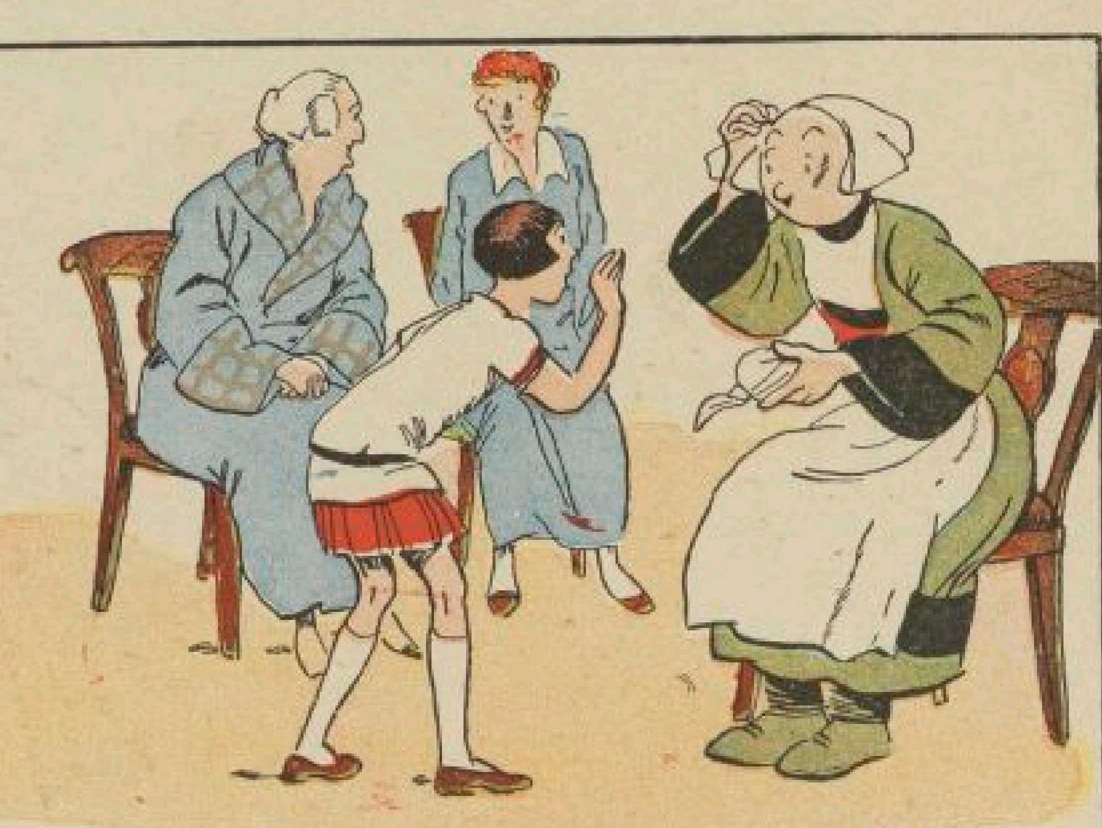

Alors c'est nous qui avons lâché les nôtres, de parapluies. Nous avons couru ; Mme de Bonaccueil a pris Madame par la taille; j'ai pris sa taille à elle ; et Loulotte a fait de même pour moi. Nous tâchions d'arrêter Mme de Grand-Air.
Nous tirions dans un sens, le vent tirait dans l'autre, et on a pn se demander, un moment, qui serait le plus fort. Enfin ç'a été nous. Il était temps : le bord de la falaise n'était plus qu'à quelques mètres. Nous avons ainsi évité le grand malheur, mais non le petit,...
... qui a été de voir nos parapluies enlevés, tourbillonnant en l'air, emportés je ne sais où, probablement dans la rivière.
Pour comble de déveine, les nuages ont crevé. Pluie en cataractes et grêle par-dessus le marché. Quand nous sommes arrivées au village, nous ruisselions comme des fontaines.
Nous avons dû nous réfugier chez les bonnes sœurs, qui nous ont vêtues de sec avec des effets qu'elles ont empruntés de droite et de gauche. Ça nous faisait honte d'assister à la messe...
... dans de pareils accoutrements, mais, vu qu'il n'y avait pas de notre faute, j'espère que le Bon Dieu ne nous aura pas marqué ça sur son livre des mauva's points. La carriole du boulanger nous a ramenées à la maison.
Après le déjeuner, ces dames étaient restées dans la salle à manger, moi, je desservais la table. Elles causaient de l'incident de la matinée, qui avait bien failli être un accident ; elles disaient qu'il avait été bien désagréable et bien coûteux.
J. P. Pinchon
« — Résumons-nous, a fait Mme de Grand-Air : d'abord un parapluie brisé, trois autres perdus. — Les marchands ne les donnent pas, remarqua Mme de Bonaccueil. — Surtout, conclut Mme de Grand-Air, celui de Bécassine, qui est d'un modèle spécial. »


J'ai pris la liberté d'interrompre ma maîtresse pour dire que mon parapluie était pareil à ceux de mes père, mère, grands-pères, grand'mères et autres aïeux, depuis les temps les plus reculés,..
... que je ne pouvais pas changer de modèle sans manquer de respect à des usages de famille, mais que j'étais prête à remplacer le parapluie à mes frais. En même temps, je tendais mon porte-monnaie.
Madame l'a repoussé de la main et a répliqué : « — Il ne s'agit pas de ça, ma bonne Bécassine. C'est pour moi que vous avez sacrifié votre souvenir de famille, il est juste que je le paie... Mais au prix des parapluies, il faudra ajouter celui de nos robes et chapeaux, probablement gâtés. »
« — En plus, a continué Mme de Bonaccueil, nous aurons la dépense de quelques drogues chez le pharmacien. Je sens monter le rhume. » Elle a éternué.
Comme la politesse le commande, j'ai dit : « Dieu vous bénisse ! », mais je l'ai mal dit, vu que le nez me chatouillait à l'intérieur. J'ai éternué à mon tour. Madame a fait de même, et également Loulotte, qui a aussitôt réclamé des bonbons, « pour adoucir la gorge, » disait-elle.
Pendant une semaine, Bonaccueil a été la maison du rhume et des tisanes. Tout cela énervait ces dames et les rendait moins patientes avec ma pauvre Loulotte.
Disons les choses comme elles sont. Pour la supporter, il aurait fallu une patience d'ange. Ne pouvant sortir, à cause du temps et du rhume, n'ayant pas d'enfants avec qui s'amuser, sans cesse elle se cramponnait à nous.
Après nous avoir câlinées comme elle sait le faire, elle nous demandait : « Raconte-moi une histoire... Joue avec moi. » Des histoires, ça fatiguait ces dames d'en chercher...
... et moi, je ne suis pas assez intelligente pour en inventer.





Parfois, afin d'avoir la paix, on jouait à ce qu'on appelle des jeux de société; par exemple, à se jeter un mouchoir en disant le commencement d'un mot que l'autre personne doit finir. Entre parenthèses,...



... c'est un jeu trop savant pour moi : autant de fois on me jette le mouchoir, autant je dois donner de gages. Au bout d'un quart d'heure, on arrêtait le jeu dont nous avions par-dessus la tête. Alors, Loulotte se fâchait;...



... elle pleurnichait, ou bien se mettait en colère, et elle allait au coin plus souvent qu'à son tour.



Des scènes éclataient souvent aussi pendant les repas. Loulotte les prend avec ces dames : ça simplifie le service, et puis elle est presque une grande fille maintenant, sept ans bientôt. Je la surveille ; je l'aide à couper sa viande ;...



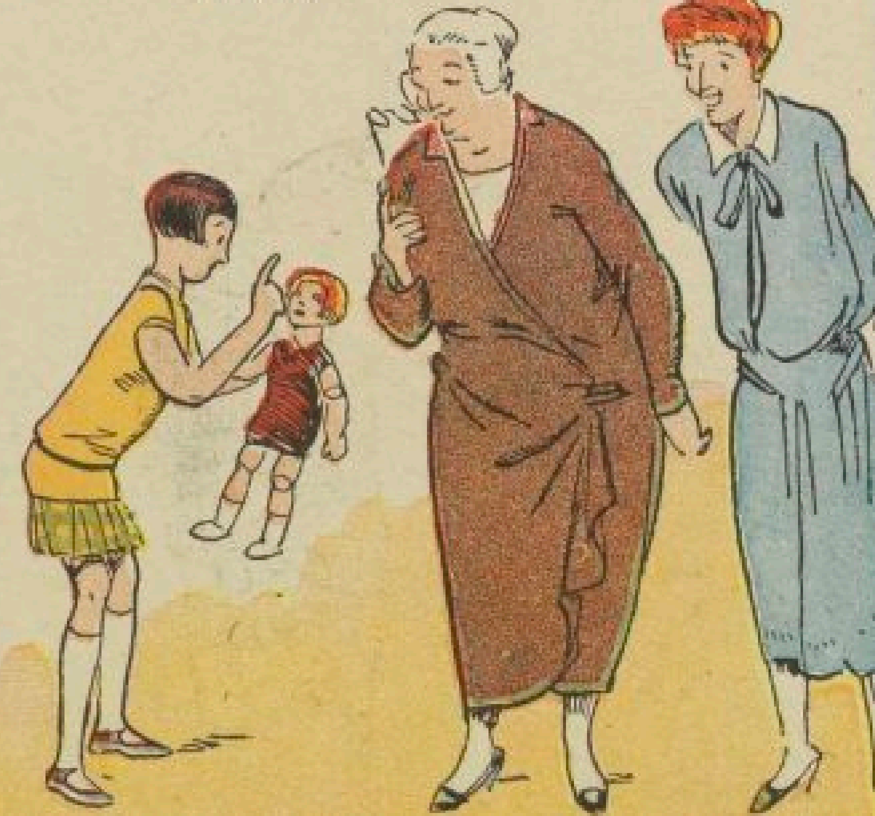
... je la presse quand elle lambine (c'est fréquent, sauf à l'heure du dessert), mais j'ai mon service à faire, et dans les moments où je n'ai pas l'œil sur ma petite, elle ne cesse de faire des sottises.



Un matin, pour le déjeuner, elle est arrivée portant sa Bleuette. Madame lui a rappelé qu'elle lui avait déjà défendu de venir dans la salle à manger avec des poupées ou autres jouets.



Alors, berçant Bleuette, Loulotte a répondu que *sa fille* était un peu malade ; c'était imprudent de la laisser seule dans sa chambre. « — N'est-ce pas, Bleuette, disait-elle à la poupée,...



« ... tu seras bien sage si Mémé te permet de rester ? Et puis, je te donnerai l'exemple. » Elle avait pris un air de petite maman ; elle était si gentille que Madame n'a pas eu le courage de refuser la permission. Elle ne se doutait pas qu'un drame devait en résulter.



Voici donc Bleuette assise sur la table, près du couvert de Loulotte. Celle-ci continuait à prendre des airs de petite maman. Mettant un doigt sur sa bouche, elle faisait signe à sa poupée de ne pas parler; elle lui murmurait, parfois, je ne sais quoi à l'oreille. Ces dames s'amusaient de ses mines. Les choses se sont gâtées au second plat, qui était de la chicorée aux croûtons.

Les croûtons, Loulotte n'a pas été longue à les croquer, mais elle lambinait sur la chicorée qu'elle n'aime pas; elle présentait chaque bouchée à Bleuette.

« — Dépêche-toi de manger », lui disait-elle, mais elle-même ne se dépêchait guère. Ce manège a agacé Madame, qui a dit à la petite d'en finir. A quoi Loulotte a répondu que ce n'était pas sa faute si sa fille n'avait pas d'appétit. En parlant ainsi, elle avait un sourire malin, presque moqueur.

Il a achevé d'irriter ma maîtresse, qui a privé l'enfant de dessert. Alors, le drame a éclaté. Saisie d'une brusque colère, Loulotte a crié qu'on la punissait injustement, qu'on était méchant avec elle, qu'elle n'aimait plus sa Mémé et qu'elle détestait Bleuette. Elle l'a prise par les cheveux...

... et l'a jetée violemment sur le dallage où la tête s'est cassée en vingt morceaux. Pendant ce temps, les punitions pleuvaient, et la colère devenait de la rage. Loulotte criait, trépignait...

... puis ont éclaté des sanglots si violents qu'ils l'étouffaient. Un instant, j'ai eu vraiment peur, j'ai cru qu'elle ne parviendrait pas à reprendre sa respiration.

Alors, j'ai enlevé ma petite dans mes bras, je l'ai portée dans notre chambre, étendue sur son lit. Tout en la caressant pour la calmer, je lui faisais la morale, et je voyais que ça produisait son effet.



Peu à peu, les suffocations ont cessé, mais les larmes ont continué, qui étaient des larmes de repentir. Tout cela avait épuisé Loulotte. La berçant comme un bébé, j'ai vu enfin s'endormir ma chérie, qui reste ma chérie même quand elle est méchante.

J'ai rejoint ces dames. « — Eh bien ! a demandé Madame, que devient notre petite furie ? » J'ai dit qu'elle implorerait son pardon, et, timidement, j'ai ajouté qu'en raison de son regret...

...on pourrait peut-être diminuer les punitions. « — Nous verrons cela, a dit Madame. Mais de pareilles scènes ne doivent pas se renouveler. Il faut nous occuper sérieusement de l'éducation de Loulotte...

« ...et aussi de son instruction, que nous avons trop négligée. Qu'en pensez-vous, ma cousine ? » Elle s'était tournée vers Mme de Bonaccueil qui, par discrétion, s'était un peu éloignée et faisait mine de redresser les fleurs d'un rosier.

...Ainsi interrogée, celle-ci revint vers nous. Elle répondit : « — Je pense que chez Loulotte le fond est excellent, mais elle a les défauts des enfants gâtés. A mon avis, ce qu'il lui faut, au moins pendant quelques mois, c'est la discipline du pensionnat. — Le pensionnat, tout à fait ? ai-je demandé... Loulotte serait interne ?

« — Certainement. » Ça m'a donné un coup au cœur ; je suis, à ce que j'ai su ensuite, devenue blanche autant que mon tablier, ce que voyant, Madame m'a avancé un fauteuil.

Mais d'être assise n'a pas calmé mon émotion. Pleurnichant, je répétais que ma petite allait être malheureuse, toute seule, loin de nous, avec des maîtresses sévères, et des camarades qui, peut-être, la tourmenteraient.

Ces dames s'efforçaient de me calmer, mais j'ai repris : « — Et puis, être séparée de cette chérie !... Et si je ne suis plus gouvernante, je ne servirai à rien à Madame et il faudra partir de chez elle. » A cette idée, j'ai été prise de sanglots.


« — C'est fou, ma pauvre fille, de vous mettre dans des états pareils. Cessez de pleurer, et puis je vous dirai des choses qui vous calmeront. » Je me suis retournée pour voir qui parlait ainsi. C'était Françoise, la cuisinière...
...de Mme de Bonaccueil. Elle apportait l'infusion que ces dames prennent après leurs repas. Françoise est dans la maison depuis longtemps, ce qui lui donne son franc parler. Elle est un peu rude. Quand, Loulotte et moi, nous tournons autour de son fourneau...
...elle nous envoie généralement promener ; mais il n'y a pas meilleure femme et elle a de l'amitié pour moi. Elle ne se pressait pas de continuer son discours ; elle ne se presse jamais.
Bien soigneusement, elle a déposé son plateau, rempli et sucré les tasses... et seulement ceci fait, elle a demandé à sa maîtresse si le pensionnat auquel elle pensait était celui des demoiselles Bongenre. « — Justement celui-là, Françoise. — Alors, Loulotte ne sera pas malheureuse... Si ces dames le permettent, a-t-elle continué, j'emmène Bécassine. Je vais lui expliquer un peu ce que c'est que le pensionnat Bongenre et je crois que ça la rendra tout à fait raisonnable. »
Sur un signe de nos maîtresses, j'ai suivi Françoise dans sa cuisine. Elle ne sait pas rester inoccupée, et elle n'aime pas qu'on soit, près d'elle, les bras ballants. Elle m'a dit de l'aider à préparer...
FARI
... une tarte pour le dîner ; c'est en travaillant que nous avons causé. « — Les demoiselles Bongenre, a t-elle commencé...
INE
...c'est tout crème. Rappelez-vous : pendant les vacances, quelques enfants d'ici allaient en répétition chez ces demoiselles. Est-ce qu'en rentrant ils avaient des mines d'enfants battus ? » Ça me revenait maintenant.
Les enfants, au retour du pensionnat, nous faisaient cent récits sur le goûter où ils avaient eu des gâteries, sur la récréation où ils s'étaient si bien amusés. Loulotte les écoutait avec envie, et déclarait : « — Moi aussi, je veux aller au pensionnat. »


Ces souvenirs, à mesure qu'ils remontaient, calmaient mon chagrin. « — Et puis, a continué Françoise, ce pensionnat, c'est à deux pas d'ici. Vous pourrez voir votre Loulotte...
« ... presque chaque jour. — N'empêche que je ne vivrai plus avec elle. » Du coup, cette idée-là a fait revenir le chagrin. Mais Françoise m'a grondée : « — Allons, voilà que vous recommencez à faire la bête !... Vous allez gâter ma tarte en pleurant dessus. Essuyez-moi vite ces larmes et...
« ... roulez de nouveau la pâte. » Je lui ai obéi ; le travail, qui est le meilleur calmant, m'a apaisée. Ce que voyant, Françoise a repris : « — J'ai une idée pour que vous ne soyez pas séparée de votre petite. Je vais aller en parler à votre dame. La tarte peut attendre. Venez si vous voulez. »
Vous pensez que je ne me le suis pas fait répéter. Je l'ai suivie dans le parc, à distance, comme ça convenait, par discrétion et respect pour ces dames. Elle leur parlait avec animation, et elles hochaient la tête, comme on fait quand on approuve. Après quelques instants, ma maîtresse m'a appelée. Elle m'a dit que, le lendemain matin, nous irions au pensionnat Bon-genre, et que le chauffeur étant souffrant, ce serait moi qui conduirais l'auto.
« — Remerciez Françoise, a-t-elle ajouté... je crois que son idée arrangera les choses suivant vos désirs. » J'ai fait le remerciment, mais ce qu'était cette idée, je n'ai pu le savoir. A toutes mes questions, Françoise répondait :
« — Il sera temps de vous la dire si ça réussit. » Vous devinez ma curiosité et mon impatience. Aussi, le lendemain, bien avant l'heure...
... fixée, j'ai conduit devant le perron mon ancienne voiture, devenue celle de ma maîtresse [1]. Loulotte n'a pas manqué de s'installer à côté de moi. Elle aurait bien voulu garder sa place...
(1) *Voir l'album : « L'Automobile de Bécassine. »*
... et nous accompagner ; nous avons failli avoir encore une scène parce que ces dames refusaient de l'emmener. Heureusement, cette brave Françoise a tout arrangé en proposant à la petite de faire ensemble des gâteaux avec la pâte qui restait de la veille.


Nous sommes parties par la route qui suit la Seine en direction du Havre. On y a de jolies vues sur la rivière, animée par les grands bateaux qui passent, montant vers Rouen ou en revenant. Depuis la veille, un temps superbe avait succédé...
...aux tempêtes précédentes. Le soleil brillait. Moi, qui aime l'auto, j'aurais bien roulé ainsi toute la journée, mais un peu après Caudebec, dans un village tout fleuri, ombragé par de beaux arbres...
...ces dames m'ont dit d'arrêter. Nous étions devant une maison pas très grande, de bon aspect, égayée par des vignes-vierges grimpant au long de la façade. Un écriteau portait : *Pensionnat des Demoiselles Bongenre.*
« — Eh bien! Bécassine, a demandé Mme de Grand-Air, trouvez-vous que ceci ait l'air d'une maison où l'on martyrise les enfants ? » Elle souriait, et j'ai baissé le nez, un peu confuse, parce que j'ai compris qu'elle pensait à mes pleurnicheries de la veille.
Madame a repris : « — Pendant que nous causerons avec ces demoiselles, retournez à Caudebec où vous avez vu qu'il y a marché. Voici une liste d'achats à faire. Vous viendrez nous reprendre dans une heure. » Ces dames étaient descendues. Avant de mettre en marche, j'ai dit timidement :
« — Je voudrais demander quelque chose à madame. C'est de ne pas oublier... la chose... enfin, l'idée de Françoise pour que je ne sois pas séparée de ma petite. — Soyez tranquille, Bécassine. »
Je n'avais plus qu'à partir, et c'est ce que j'ai fait. Quelques tours de roue m'ont ramenée à Caudebec. J'ai piqué droit sur l'auberge du Chariot d'Or, où, en pareil cas, ces dames garent leur voiture. Dieu sait toutes les recommandations..
...que j'ai faites à l'aubergiste : Bien veiller sur l'auto, ne pas la laisser voler, ne pas permettre à des gamins de s'en approcher... *tcétera... tcétera...*


..Il m'a répondu qu'il allait mobiliser pour moi tous les gendarmes de Caudebec et même demander du renfort à Rouen. Nous avons ainsi plaisanté quelques minutes, puis j'ai pris connaissance de la liste des achats. Elle était longue. J'ai fait réflexion que j'avais bien peu de temps...
...alors, après une dernière recommandation à mon aubergiste, j'ai couru au marché. Les marchés, ça se ressemble dans tous les pays, mais vu que les Normands sont des gens bien fins et malins, les marchés de Normandie sont probablement ceux du monde entier où il faut le plus marchander. On demande le prix...
...d'une denrée quelconque. Avant même que le marchand l'ait donné, on déclare que c'est excessif et on se lamente sur la vie chère. De son côté, le marchand assure qu'à ce prix-là il ne gagne rien, qu'il y est même de sa poche. On va, on vient...
...on discute à dix étalages pour économiser vingt sous ; on est appelé de tous les côtés par des gens qui vous affirment tous qu'on sera mieux servi chez eux qu'ailleurs ; on ne sait à qui entendre. Je perdais la tête au milieu de ce brouhaha...
...quand j'ai rencontré mon aubergiste, qui venait faire un tour pour ses propres achats. Il a eu pitié de moi. « — Voyez donc, m'a-t-il dit, la mère Bonbec, tenez, cette bonne grosse, là-bas ; c'est la meilleure marchande de l'endroit...
« ...et la plus accommodante. » Elle avait remarqué qu'il me la désignait, et déjà elle m'appelait : « — Venez par ici, ma belle, je vas vous arranger. Ma marchandise, je ne la vends pas, je la donne... avec des sous par-dessus le marché...
« ...aux acheteuses gentilles comme vous êtes. » Elle riait, j'ai fait comme elle. Les gens de bonne humeur, ça me plaît toujours ; je me suis tout de suite sentie amie de la mère Bonbec. Avec elle, ça n'a pas traîné.
J'appelais sur ma liste : « Une paire de poules vivantes et un coq *idem*, des Houdan si possible. — Voilà votre affaire, disait-elle. — Deux canards, vivants aussi, dans les six mois, et bien en chair. — Voilà votre affaire. »
J.P.Pinchon


J'ai continué à lire ma liste. A tout ce que je nommais, la mère Bonbec répondait : « — J'ai votre affaire. » Elle montrait l'objet, disait le prix, et, en manière de plaisanterie, elle ajoutait : « — Moins cher qu'au marché. » C'est vrai qu'elle était raisonnable.
En quelques minutes, mes achats ont été terminés. Cependant, le marché touchait à sa fin, la place se vidait, chacun s'en allant avec ses acquisitions. La mère Bonbec avait maintenant du temps libre, et j'en avais aussi grâce à celui qu'elle m'avait fait gagner... « — Asseyez-vous à côté de moi, m'a dit ma nouvelle amie, on va causer un peu. »
Elle n'a pas volé son nom, elle parle et elle sait vous faire parler. Ça n'est pas dans ma nature d'avoir des secrets, mais, si j'en avais eu, elle n'aurait pas été longue à me les soutirer.
Cinq minutes n'avaient pas passé que déjà je lui avais dit toute l'histoire de Loulotte depuis sa naissance, et la gentillesse de ma chérie, et aussi ses petits défauts. « — Tous les enfants en ont, affirmait-elle. Celle-là, c'est un chou. Je l'aime déjà... Tenez, vous lui donnerez ça de la part...
... de la mère Bonbec. » Ça, c'étaient des raisins dorés, une belle poire, de jolies fleurs qu'elle prenait à son étalage. Vous pensez si ça m'allait au cœur. Alors, plus portée encore aux confidences, je lui ai raconté mes préoccupations de ces derniers jours...
... et que j'allais être séparée de ma petite, à moins que ne s'accomplit un certain projet de Françoise que je ne connaissais pas encore. A cette idée de séparation, une fois de plus les larmes sont venues ; j'ai fait le geste de me tamponner les yeux, sans remarquer que ce que j'avais à la main
n'était pas mon mouchoir. Heureusement, la mère Bonbec ne m'a pas laissé mettre ma carotte dans l'œil. « — Voyons, a-t-elle fait, qu'est-ce que ça peut être que cette idée de Françoise? »
Changeant brusquement de ton, elle a continué : « — Eh bien, mademoiselle Léa, vous êtes donc fâchée contre la mère Bonbec que vous ne lui dites pas bonjour? » Ces derniers mots s'adressaient à une jeune fille...


... qui passait raide comme si elle avait avalé son parapluie. La jeune fille s'est arrêtée, et, un peu gênée, a prétendu qu'elle n'avait pas vu. Cependant, la mère Bonbec faisait les présentations : « — Mlle Bécassine, en service à Bonaccueil... Mlle Léa, en service au pensionnat Bongenre. »
Mais Mlle Léa a aussitôt protesté : « — Pas plus tard que ce matin, j'ai quitté le pensionnat. Une maison où il faut se tuer de travail, ça n'est pas mon affaire. — C'est pourtant une maison bien honnête et estimable, rectifia la mère Bonbec. Vous la regretterez peut-être. » Léa fit un geste de dénégation, puis nous quitta après un salut plus raide encore que celui...
... de l'arrivée. Alors j'ai commencé à préparer mon départ en rangeant tous mes achats. Dieu sait s'il y en avait.
La mère Bonbec m'aidait, et, en même temps, elle ne cessait pas de parler : «— Une mijaurée, cette Léa, disait-elle. Une jeunesse comme il y en a trop, qui veut tout gagner et ne rien faire... Ce qu'il en a passé de ce tonneau-là chez les demoiselles Bongenre !... Des si bonnes demoiselles ! Elles n'ont pas de chance !...
«... Si je pouvais leur trouver une brave fille laborieuse, dévouée... » Elle s'arrêta, me regardant fixement, si absorbée dans ses réflexions qu'elle laissait tomber une à une des bottes de légumes qu'elle avait commencé d'assembler. Enfin, elle reprit : «— Il me vient une idée,...
.. qui pourrait bien être la même que celle de Françoise et ça me paraît une fameuse idée. — Oh ! dites-moi ce que c'est, madame Bonbec ? » Mais j'eus beau la supplier, je ne pus rien obtenir.
«— On en reparlera plus tard, disait-elle. Inutile de vous donner de faux espoirs. » Cependant, l'heure avançait ; je regardais avec inquiétude mes achats, me disant qu'il me faudrait au moins deux courses...
... pour les conduire à la voiture. Heureusement mon obligeante amie déclara qu'elle allait me donner un coup de main. Nous avons arrangé aussi bien que possible tout ce qu'il y avait à porter, et nous nous sommes attelées ensemble sur cette charge.
J. P. Pinchon



Nous en avions lourd à porter, et c'était encombrant. A tout moment, des légumes, des ustensiles de ménage, glissaient, menaçaient de tomber. Et les volailles se débattaient, jouaient parfois du bec ou des griffes.

« — Quelle corvée ! dit la mère Bonbec ; je n'en peux plus ; soufflons un peu ! » Nous étions sur le champ de foire où, comme c'est fréquent les jours de marché, des forains avaient rangé leurs roulottes et dressé leurs baraques. Un monsieur qui regardait se tourna vers nous : « — Salut, madame Bonbec, dit-il...

... votre aspect témoigne de votre santé ; vos joues sont vermeilles comme nos pommes normandes sous le soleil d'octobre. » La mère Bonbec riait. « — Salut, monsieur Lajoie, répondit-elle. A ce que je vois, vous êtes toujours galant et d'humeur joyeuse...

« ... Sans doute vous venez retenir votre place pour la représentation de ce soir? » Mais M. Lajoie déclara que l'aspect du théâtre ne donnait guère envie d'y entrer. En effet, la ménagerie Eugène, devant laquelle nous étions arrêtés, était une des plus...

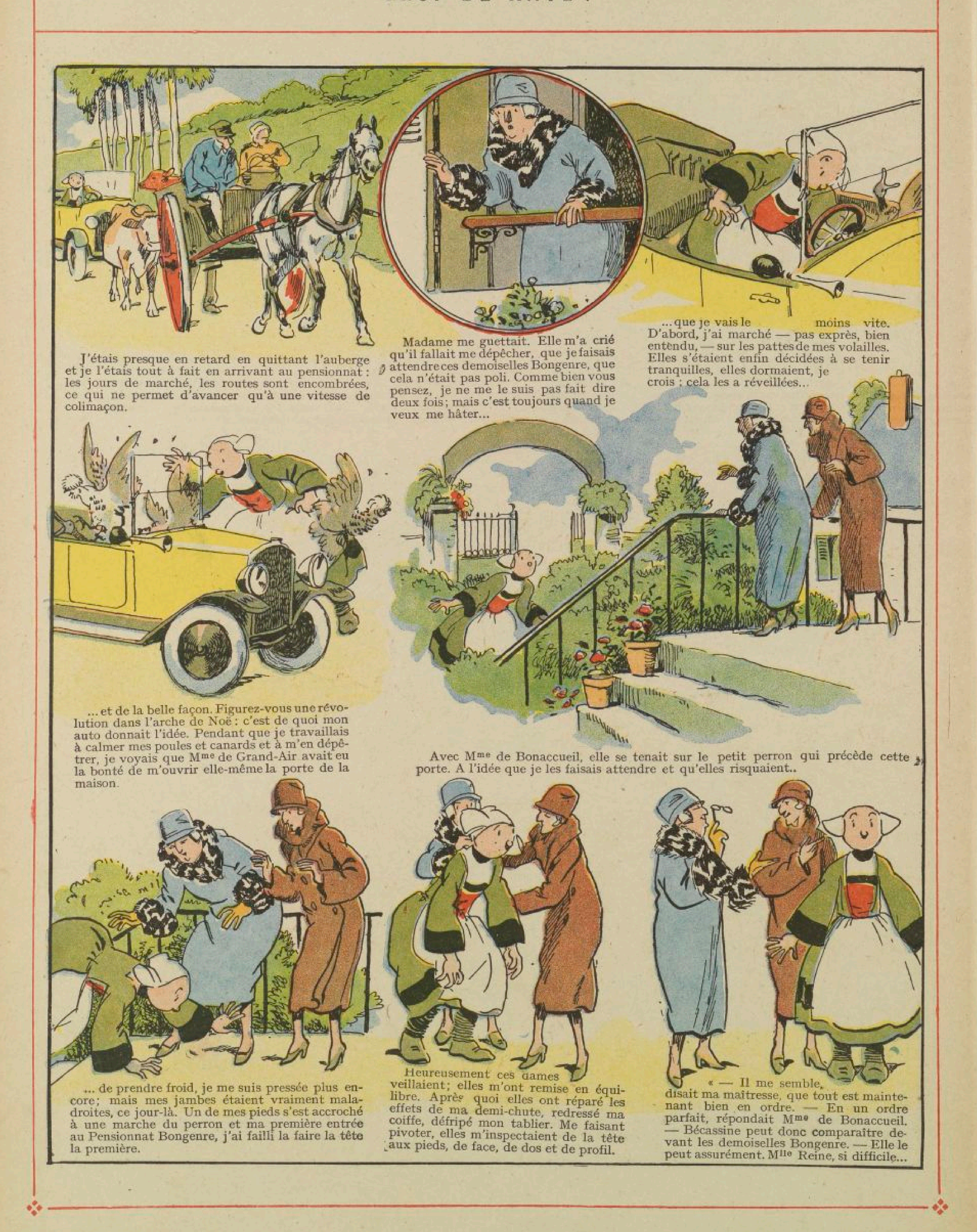
... misérables parmi ces pauvres baraques. Pendant que nous causions, un rideau fut soulevé à l'intérieur, ce qui permit...

... de vaguement apercevoir une cage et son contenu. « — Qu'est-ce que cela? fit M. Lajoie : une descente de lit mangée aux vers, si je ne me trompe ?

« ... Mais non, cela bâille, et une descente de lit ne bâille pas. Donc, c'est un des lions féroces qu'annonce l'écriteau. D'ailleurs, il n'a plus de dents, il semble ne plus pouvoir...

... se tenir sur ses pattes, et tout cela rend sa férocité moins inquiétante. » Cependant le rideau venait de retomber. L'homme qui l'avait soulevé apparut sur le devant de la baraque. Après nous avoir désigné, d'un air engageant, l'affiche qui indiquait l'heure et le prix du spectacle, voyant que nous...


PATÉ DE LION
... ne bougions pas, il leva les épaules, s'assit sur une chaise boiteuse, et attaqua son déjeuner, qui se composait d'un quignon de pain et de quelques rondelles de saucisson. « — Décidément, murmura M. Lajoie, le spectacle est gratuit. Nous avons vu le lion féroce...
« ... maintenant nous avons devant nous le dompteur, Eugène en personne. Que mange-t-il? Je soupçonne que c'est un de ses lions, mort de vieillesse. On voit parfois des lions manger le dompteur, beaucoup plus rarement des dompteurs manger des lions. Donc, spectacle rare et curieux...
« ...Et comment Eugène mange-t-il son lion? En saucisson. Je l'approuve. Le saucisson de lion est justement réputé. » Pas un muscle de sa figure ne bougeait pendant qu'il débitait ce discours. Je n'y comprenais pas grand'chose »...
... je restais tout à fait ahurie. Quant à la mère Bonbec, elle riait à en perdre haleine, et répétait : « — Quel farceur que ce M. Lajoie ! » Lui, toujours impassible, salua, nous quitta. « — Quel farceur ! redit ma compagne, tout en rassemblant ses paquets. Vous avez...
... entendu?... la descente de lit, et puis le jeu de mot : saucisson de lion pour saucisson de Lyon. Quel farceur ! » Un nouvel accès de rire la secoua. Quand il fut calmé je m'informai de ce qu'était ce M. Lajoie. J'appris qu'il avait fait beaucoup de métiers et avait voyagé dans beaucoup de pays.
Etant vaguement cousin des demoiselles Bongenre, il donnait maintenant chez elles des leçons, la mère Bonbec ne savait pas au juste de quoi. « — Sans doute, conclut-elle, vous reverrez au pensionnat ce farceur-là. »
« — Qui se moquera de moi et me fera des farces. Ça m'est égal, j'ai l'habitude. » Nous arrivions au Chariot d'Or. Il me fallut un bon moment pour installer mes achats dans la voiture; la brave...
... mère Bonbec et l'aubergiste m'y aidèrent, mais, le temps m'étant compté, je dus écourter mes remerciements et mes adieux. En vitesse je repris le chemin du pensionnat.


J'étais presque en retard en quittant l'auberge et je l'étais tout à fait en arrivant au pensionnat : les jours de marché, les routes sont encombrées, ce qui ne permet d'avancer qu'à une vitesse de colimaçon.
Madame me guettait. Elle m'a crié qu'il fallait me dépêcher, que je faisais attendre ces demoiselles Bongenre, que cela n'était pas poli. Comme bien vous pensez, je ne me le suis pas fait dire deux fois; mais c'est toujours quand je veux me hâter...
... que je vais le moins vite. D'abord, j'ai marché — pas exprès, bien entendu, — sur les pattes de mes volailles. Elles s'étaient enfin décidées à se tenir tranquilles, elles dormaient, je crois ; cela les a réveillées...
... et de la belle façon. Figurez-vous une révolution dans l'arche de Noë : c'est de quoi mon auto donnait l'idée. Pendant que je travaillais à calmer mes poules et canards et à m'en dépêtrer, je voyais que Mme de Grand-Air avait eu la bonté de m'ouvrir elle-même la porte de la maison.
Avec Mme de Bonaccueil, elle se tenait sur le petit perron qui précède cette porte. A l'idée que je les faisais attendre et qu'elles risquaient..
... de prendre froid, je me suis pressée plus encore; mais mes jambes étaient vraiment maladroites, ce jour-là. Un de mes pieds s'est accroché à une marche du perron et ma première entrée au Pensionnat Bongenre, j'ai failli la faire la tête la première.
Heureusement ces dames veillaient; elles m'ont remise en équilibre. Après quoi elles ont réparé les effets de ma demi-chute, redressé ma coiffe, défripé mon tablier. Me faisant pivoter, elles m'inspectaient de la tête aux pieds, de face, de dos et de profil.
« — Il me semble, disait ma maîtresse, que tout est maintenant bien en ordre. — En un ordre parfait, répondait Mme de Bonaccueil. — Bécassine peut donc comparaître devant les demoiselles Bongenre. — Elle le peut assurément. Mlle Reine, si difficile...



... qu'elle soit pour la tenue, ne trouvera rien à reprendre à la sienne. — Espérons que notre projet, ou plutôt celui de Françoise, réussira. — Je le souhaite, ma cousine, pour Loulotte et pour Bécassine. » Tout en échangeant ces propos, ces dames m'avaient fait entrer dans la maison, traverser le vestibule. J'ai compris que dans un instant on allait décider si je serais ou non séparée de ma chérie.

Alors mon cœur s'est mis à battre à grands coups; ma tête tournait, mes jambes étaient en coton. On ne le croirait pas en voyant ma grosse figure de lune, mais je suis une vraie sensitive. « — Remettez-vous! » m'a dit Madame. Elle m'a fait respirer son flacon de sels. J'ai éternué, ce qui, en me dégageant le cerveau, m'a raffermi les jambes.

« — Allons-y! » ai-je dit, et j'ai ouvert la porte derrière laquelle j'entendais des voix d'enfants. Cinq ou six petites filles étaient dans la pièce, elles se sont tournées vers moi. Deux d'entre elles, plus hardies, se sont avancées jusqu'à...

... me regarder sous le nez. Les autres, après un peu d'hésitation, ont suivi leur exemple. Alors leur maîtresse, qui était la cadette des demoiselles Bongenre, s'est précipitée. Elle les écartait, et, très émue...

... elle disait: « — Vilains enfants!... Voulez-vous!... C'est impoli ce que vous faites là!... Excusez-les, mademoiselle!... Enfants, allez jouer dans le jardin... Dépêchez-vous, sinon je me fâche! »

Elle faisait la grosse voix, elle essayait de prendre un air sévère, et n'y parvenait guère. Enfin la petite bande a filé vers le jardin, mais c'était bien plus, on le voyait, par goût de la récréation que par obéissance et crainte.

Cependant, Mme de Grand-Air faisait la présentation. « — Mademoiselle Céleste, disait-elle, voici Bécassine. Je vous ai fait part de notre désir, qui est le sien, qu'elle entre dans votre maison en même temps que Loulotte. J'espère qu'elle vous plaira. »


Mlle Céleste m'avait pris la main et me la serrait comme si nous avions été de vieilles amies. « — Bécassine me plaît beaucoup, dit-elle. J'ai entendu parler d'elle, je sais qu'elle n'est pas trop méchante. »
Elle souriait en disant cela, et c'était un joli sourire, qui brusquement fit paraître très jeune la figure de cette demoiselle, déjà sur le retour, et encore habillée et coiffée comme elle l'était quand elle avait vingt ans.
Il y eut un silence. Je tortillais mon tablier, ne trouvant pas un mot à dire, et je sentais que Mlle Céleste était presque aussi intimidée que moi. Enfin, elle reprit : « — Oui, Bécassine, je souhaite que vous restiez avec nous. Certainement nous nous entendrions bien, mais c'est ma sœur Reine...
« ... qui décide tout ici. La voici. » Mlle Reine faisait son entrée, vraiment l'entrée d'une reine, dont, avec ses cheveux relevés en diadème, elle a l'apparence, autant que je puis en juger par les portraits de reines que j'ai vus dans des musées ou des journaux.
Après avoir invité ces dames à s'asseoir, elle prit place sur le fauteuil qu'occupait quelques instants avant Mlle Céleste. Celle-ci était restée debout près d'elle, et moi, j'étais devant une petite table, debout également, un peu dans l'attitude...
... d'un accusé devant son juge. Ce fut comme une espèce d'interrogatoire que j'eus à subir. On me demanda mon âge. Comme presque toutes les demoiselles, je n'aime guère à le dire : on a sa petite coquetterie. On me demanda depuis combien de temps...
... j'étais chez Madame, ce que j'y faisais, on me demanda presque toute l'histoire de ma vie. Intimidée, je ne trouvais pas mes mots, je balbutiais, je faisais des « heu... heu... j'vas vous dire... » et je ne disais pas grand'chose.
Parfois, ces dames venaient à mon secours, ou bien Mlle Céleste. Elles faisaient mine de répondre pour moi, mais, avec son ton qui ne souffre pas de réplique, Mlle Reine les priait de me laisser parler. Elle inscrivait mes réponses...
... toujours comme un juge aurait fait. Quand ce fut terminé, elle relut son papier, puis se levant, elle me dit : « — Bécassine, à partir de ce moment...


« ... vous faites partie de notre maison. Vous aiderez les servantes, vous les remplacerez lors des crises ménagères qui, je dois le reconnaître, sont fréquentes ici.. — ... Comme partout, dans le triste...
« ... temps où nous vivons, remarqua Mme de Bonaccueil. — Hélas ! » ajouta Mlle Céleste, qui leva les mains et les yeux vers le ciel, je veux dire vers le plafond.
Mlle Reine reprit : « — En dehors de ces circonstances, votre rôle sera de surveillance ; vous serez... comment dirai-je... — Une adjointe à la Direction », souffla Mlle Céleste. Mlle Reine eut pour sa sœur un sourire qui détendit la sévérité majestueuse...
... de son visage. « — Adjointe à la Direction, approuva-t-elle... C'est bien cela. Une fois de plus, Céleste, vous avez trouvé l'expression qui convient. » Puis s'adressant de nouveau à moi : « — Maintenant, vous allez faire connaissance avec quelques-unes de nos élèves. » Elle ouvrit la porte qui donnait sur le jardin...
... appela : « — Venez, mes enfants !... Mais où donc sont ces fillettes ? » ajouta-t-elle. Elles étaient beaucoup plus près qu'on ne les cherchait. Curieuses de ce qui se passait dans notre pièce, elles n'avaient guère quitté la fenêtre et s'écrasaient le nez aux vitres.
Elles entrèrent. Mlle Reine fit un petit discours : j'allais être adjointe à la Direction, il faudrait me respecter, m'obéir. Les petites répondaient bien docilement : « Oui, Mademoiselle ! »...
... mais, quand elles regardaient de mon côté, elles avaient des mines qui ne promettaient pas une obéissance parfaite. Tout étant dit, on prit congé.
... Beaucoup moins reine maintenant qu'elle n'était plus dans l'exercice de ses fonctions, Mlle Reine remerciait ces dames, elle prolongea le remerciement jusque devant l'auto...
« — Quel soulagement, disait-elle, d'avoir une Bécassine, au lieu de filles paresseuses et de mauvais esprit comme était cette Léa ! — C'est Françoise qui a eu l'idée... — Remerciez-la pour nous... A demain, Bécassine. »


Je viens de m'interrompre d'écrire, parce que j'étais gênée de répéter les éloges faits de moi ; j'en ai rougi, comme je l'ai vu dans mon petit miroir. Mais, gênée ou pas, quand on écrit ses mémoires...
... il faut y mettre toute la vérité. Ceci expliqué, je reprends mon récit au moment où, nos adieux aux demoiselles Bongenre étant terminés, ma maîtresse est remontée dans l'auto. «— Vous êtes contente? » m'a-t-elle demandé.
J'ai répondu : « — Oh ! oui, madame, bien contente, puisque je serai près de Loulotte sans être loin de Madame. » Elle a souri et murmuré : « — Quelle brave fille que cette Bécassine ! ! ! » (Voilà que je rougis encore.)
Le retour a été rapide. Entendant la voiture, Françoise sortit de sa cuisine. «— Eh bien? demanda-t-elle. — Votre idée était excellente, riposta Mme de Bonaccueil, Bécassine entre chez ces demoiselles, qui nous ont chargées de vous remercier. »
Mais Loulotte arrivait, criant que nous étions en retard, que les gâteaux qu'elle avait faits avec Françoise seraient trop cuits. Ce jour-là, on était plein d'indulgence pour elle. Ces dames se sont donc hâtées...
... de quitter leurs vêtements de voiture, afin de passer plus vite à table. Tout en aidant Mme de Grand-Air, je lui ai demandé s'il fallait parler tout de suite à la petite fille de l'entrée au pensionnat. «— Non, pas aujourd'hui, a décidé ma maîtresse...
« ... cela pourrait agiter Loulotte, troubler sa nuit : elle est si nerveuse et impressionnable ! » Donc, je ne l'ai mise au courant que le lendemain. J'ai tourné autour du pot ; j'ai amené les choses de loin.
La petite a continué tranquillement de s'habiller, puis a déclaré qu'elle était contente d'aller au pensionnat, parce qu'elle y jouerait avec des enfants. Alors, voulant me faire dire quelque chose d'affectueux...
... j'ai demandé : « — Est-ce que ça t'aurait fait du chagrin si je n'avais pas pu t'accompagner? » Toujours bien tranquillement, elle a répondu : « — On se serait vues le dimanche et le jeudi. » Certainement, ça lui paraissait bien suffisant !


Une fois de plus, je me suis dit que les enfants sont ingrats, mais que nous les aimons comme ils sont, et puis, je n'y ai plus pensé, parce que l'heure du départ sonnait.
On en avait tant parlé de ce départ que ça semblait une grande affaire, et ça s'est fait tout simplement. Loulotte a embrassé ces dames, ni plus ni moins que quand nous allons en promenade. Occupée de vérifier si j'emportais bien tout ce qu'il fallait, j'oubliais d'être émue. Au moment où l'auto a démarré, on a crié des : « A bientôt ! »...
... on a secoué les mouchoirs sans que personne ait eu la moindre larme à l'œil. S'en aller à six kilomètres, en sachant qu'on se reverra dans la semaine, ça n'apparaît vraiment pas comme une grande séparation. Pendant le trajet, les questions de Loulotte n'arrêtaient pas.
« — Est-ce qu'il y avait au pensionnat beaucoup d'enfants? — Douze à quinze, et des filles seulement. — Des grandes ? — Une douzaine d'années pour les plus grandes, les autres, à peu près de l'âge de Loulotte.— Est-ce qu'on travaillait tout le temps? »
A cette dernière question, c'est mon amie Bonbec qui a répondu. Nous ayant aperçues pendant que nous traversions Caudebec, elle nous a fait signe d'arrêter et on a causé.
Elle a expliqué qu'au pensionnat on donnait beaucoup de récréations, parce que la plupart des élèves étaient mises là surtout pour se fortifier au bon air. « — Moi, a dit Loulotte, je suis vigoureuse. »
Elle étendait les bras comme si elle se disposait à boxer. «— Mais, a-t-elle ajouté, je suis contente d'aller dans une maison où l'on joue beaucoup. » La mère Bonbec riait : «— Ce qu'elle est drôle, votre mioche ! » Et moi, j'étais ravie de l'effet produit par ma Loulotte.



Mon amie Bonbec rompit l'entretien : « — Il ne faut pas que je vous retienne, dit-elle. Je sais qu'on vous attend avec impatience. Vous allez trouver le pensionnat en pleine crise...

« ... Zélie s'est retirée sous sa tente. — Qu'est-ce que?... » J'allais demander des renseignements sur la crise, Zélie, sa tente, mais déjà le chauffeur avait mis en marche ; ma question resta inachevée. Quelques minutes après, nous arrivions au pensionnat.

Ces demoiselles nous guettaient, l'une agitée, craintive et plaintive, l'autre toujours avec son air de majesté, mais, à ce qu'il me parut, moins calme que de coutume.

Mlle Céleste eut la bonté de nous aider à prendre nos bagages. En même temps, elle gémissait : « — Ah ! ma bonne Bécassine, Zélie s'est retirée sous sa tente. Dans quel désarroi vous nous trouvez, et combien nous avons besoin de vous ! »

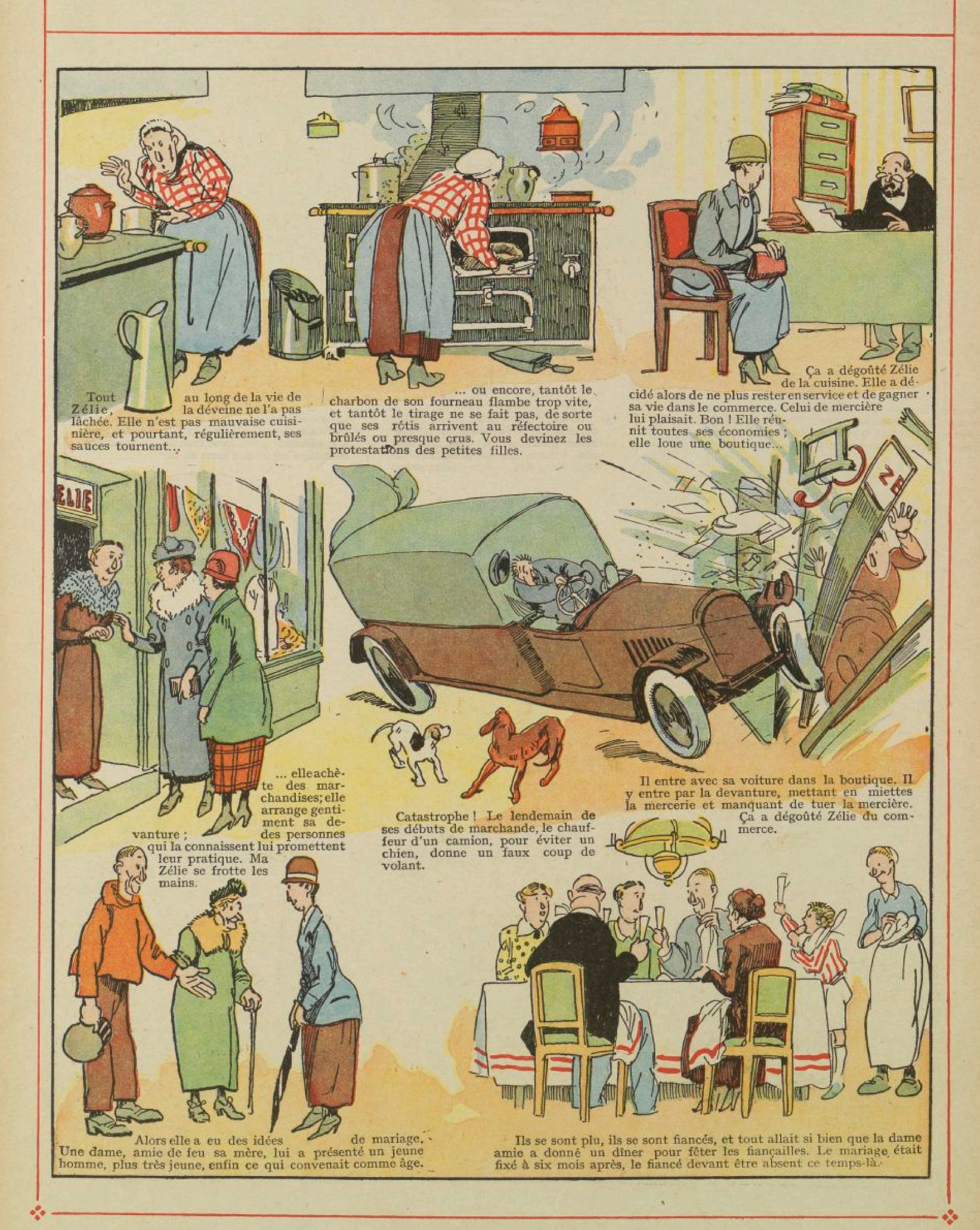
Mais Mlle Reine rectifia : « — La terre ne cessera pas de tourner parce que Zélie s'est retirée sous sa tente. Avec l'aide de Bécassine, je vais parer à cet incident. En attendant, ma sœur...

« ... veuillez emmener Loulotte auprès de nos autres enfants. » Nous nous sommes séparées en deux groupes. Je fis alors quelques pas vers le milieu du jardin...

... et je demandai à Mlle Reine si c'était bien par là qu'était la tente. « — Quelle tente, Bécassine ? — Mais, mademoiselle, celle sous laquelle cette dame ou demoiselle...

« ... que vous nommez Zélie s'est retirée. » Mlle Reine ne put retenir un sourire. « — Il n'y a pas de tente. — Alors, mademoiselle ?


« — *Se retirer sous sa tente* est, Bécassine, ce qu'on appelle une expression figurée. En réalité, Zélie, qui est notre cuisinière, est barricadée, on ne peut savoir pour combien de temps, dans sa chambre ; tenez, voilà sa fenêtre. — Ah ! bien, mademoiselle. » Je disais « bien, mademoiselle »...
... et je n'osais pas questionner davantage, mais j'ouvre une parenthèse pour vous faire connaître qu'aimant à m'instruire, quelques jours après, j'ai cherché le mot « tente » dans un dictionnaire de ces demoiselles. Et voilà ce que j'ai appris :
Dans des temps tellement anciens que seulement d'y penser on a le vertige, un militaire nommé Achille s'est disputé avec son général. Alors, ayant mauvais caractère, Achille s'est retiré sous sa tente ;...
DEFENSE D'ENTRER
... il y est resté malgré les prières de ses camarades, et cela a prolongé la guerre. Le dictionnaire ajoutait : « *Se retirer sous sa tente,* expression figurée par laquelle on désigne le refus d'une personne de donner son aide à d'autres. »
Maintenant, je ferme ma parenthèse, je reviens à Zélie, et j'ai à expliquer pourquoi elle s'était retirée sous sa tente, qui était une chambre au dernier étage de la maison.
Donc, Zélie est la cuisinière du pensionnat. C'est une brave fille, dévouée à ses maîtresses, mais bizarre, femme à lubies, un peu toquée. Quand on la contrarie, elle monte dans sa chambre, pousse le verrou, met la commode devant la porte. Le monde pourrait s'écrouler qu'elle ne sortirait pas.
Pendant ce temps, les pauvres demoiselles Bongenre, toujours à court de personnel, ont bien de la peine à se débrouiller. C'est la crise ; elle est fréquente au pensionnat. En plus, Zélie n'a pas de chance. Dans mon pays...
... on dit de quelqu'un qui n'a pas de chance que, lorsqu'il lâche sa tartine, celle-ci tombe toujours à terre côté beurre ; ou encore que si ce quelqu'un s'établissait décrotteur, ça suffirait...
LE DECROTTEUR
... pour empêcher la pluie de jamais tomber. Eh bien ! Zélie est vraiment de ces gens qui gâchent leurs tartines et qui ne réussissent ni dans le métier de décrotteur, ni dans aucun autre métier.



Tout au long de la vie de Zélie, la déveine ne l'a pas lâchée. Elle n'est pas mauvaise cuisinière, et pourtant, régulièrement, ses sauces tournent...

... ou encore, tantôt le charbon de son fourneau flambe trop vite, et tantôt le tirage ne se fait pas, de sorte que ses rôtis arrivent au réfectoire ou brûlés ou presque crus. Vous devinez les protestations des petites filles.

Ça a dégoûté Zélie de la cuisine. Elle a décidé alors de ne plus rester en service et de gagner sa vie dans le commerce. Celui de mercière lui plaisait. Bon ! Elle réunit toutes ses économies ; elle loue une boutique...

... elle achète des marchandises; elle arrange gentiment sa devanture ; des personnes qui la connaissent lui promettent leur pratique. Ma Zélie se frotte les mains.

Catastrophe ! Le lendemain de ses débuts de marchande, le chauffeur d'un camion, pour éviter un chien, donne un faux coup de volant.

Il entre avec sa voiture dans la boutique. Il y entre par la devanture, mettant en miettes la mercerie et manquant de tuer la mercière. Ça a dégoûté Zélie du commerce.

Alors elle a eu des idées de mariage. Une dame, amie de feu sa mère, lui a présenté un jeune homme, plus très jeune, enfin ce qui convenait comme âge.

Ils se sont plu, ils se sont fiancés, et tout allait si bien que la dame amie a donné un dîner pour fêter les fiançailles. Le mariage était fixé à six mois après, le fiancé devant être absent ce temps-là.


J'ai oublié de vous dire que, de son métier, il faisait la pêche de la morue, qui se pratique à Terre-Neuve et environs. Le moment du départ arrive, les fiancés se font des adieux déchirants, et se promettent de bien penser l'un à l'autre.
Le fiancé tient parole : chaque fois qu'il prenait une morue, il pensait que si Zélie avait été là, elle aurait accommodé cette morue à la maître d'hôtel, ce qui lui aurait fait un fameux dîner.
Terre-Neuve n'est pas précisément un pays pour passer ses vacances. On y a tantôt un brouillard à couper au couteau, tantôt de la pluie ou de la neige, tantôt de la tempête, parfois tout ça en même temps.
Un jour que le fiancé pêchait ses morues, brusquement, un ouragan épouvantable s'abat sur le bateau où il se trouvait. En un clin d'œil, les voiles sont arrachées, les mâts sont brisés,...
... le bateau chavire ; voilà notre homme et ses compagnons à la mer. On a pu heureusement les sauver tous, mais dans quel état ils étaient, les malheureux, après avoir passé je ne sais combien d'heures accrochés aux débris de leur bateau, dans cette mer froide comme glace !
RHUM
Des aventures aussi terribles, ça révolutionne un cerveau. Aussi, à peine fut-il séché, réchauffé, et un peu reposé, le fiancé sauta sur un porte-plume et écrivit à sa fiancée qu'il avait eu trop peur et trop froid,...
... et que jamais plus il n'irait sur la mer. Donc, il regrettait bien d'abandonner leurs projets, mais il allait se fixer à Terre-Neuve, y faire il ne savait pas encore quel métier, et, quoique n'ayant guère de goût pour ce pays, il y resterait jusqu'à la fin de ses jours.
Eh bien ! se fiancer avec un marin, et puis ne pas pouvoir l'épouser parce que ce marin est un marin qui refuse d'aller sur la mer, moi je dis que c'est le comble de la déveine et que des choses comme celles-là n'arrivent qu'à Zélie !


Il ne restait plus à Zélie qu'à reprendre son ancien métier. Les demoiselles Bongenre eurent pitié d'elle; elle rentra au pensionnat. Son fourneau recommença à mal fonctionner...
... elle recommença à rater régulièrement ses plats. Elle n'était pas rentrée seule, mais avait amené deux compagnons, noirs comme les idées noires que ses malheurs lui avaient mises en tête. C'étaient un chat et un corbeau.
Le chat s'appelle Fluton ou peut-être Pluton, je ne sais pas bien, il faudra que je cherche dans le dictionnaire. Je crois que c'est Fluton. Enfin, il a le nom que les païens donnaient, paraît-il, au roi de l'enfer...
... c'est-à-dire, en somme, au diable. Le corbeau, dont les ailes sont rognées, et qui est apprivoisé, a un nom moins savant. Il s'appelle Croa. Comme vous avez certainement entendu crier des corbeaux, il est inutile que je vous explique...
... le pourquoi de ce nom. Ne me demandez pas où Zélie a trouvé ces bêtes, je l'ignore complètement. Le certain, c'est qu'on ne peut rien voir de plus laid et de plus méchant que Fluton, si ce n'est Croa. Si l'on passe près d'eux sans se méfier...
... ils ont vite fait de vous pincer ou égratigner. Fluton, qui porte un nom de diable, doit venir de l'enfer, et Croa mérite d'y aller. Tels qu'ils sont, Zélie les aime à la passion.
Elle les gâte, les dorlote comme une mère fait de ses enfants. Que l'un d'eux paraisse malade, si peu que ce soit, la voilà aux cent coups...
... et si les petites filles du pensionnat taquinent le chat ou le corbeau, Zélie se met dans des colères épouvantables. Ça lui fait des occasions de plus de se retirer sous sa tente. Ces occasions-là reviennent souvent...


... car les petites filles ne se privent pas de jouer des tours à la ménagerie, comme elles disent. C'est de leur âge d'aimer les farces. Elles peuvent dire aussi pour leur excuse que Fluton et Croa ont commencé la guerre à coups de bec et de griffes.
Tout de même, le matin de mon arrivée, elles avaient été vraiment trop fort dans la farce. Ce matin-là, Zélie quitta sa chambre quelques minutes après ses animaux chéris. Elle se mit au travail, mais au bout de quelques instants, des miaulements furieux...
... l'appelèrent dans la pièce voisine. Elle y courut. Aussitôt entrée, elle jeta un cri de désespoir : « — Mon chat a les pattes paralysées ! » On pouvait le croire, car l'animal ne parvenait pas à se tenir debout.
Il boulait, se relevait, faisait quelques pas, tombait de nouveau. Figurez-vous quelqu'un qu'on lancerait sur la glace avec des patins aux souliers, sans qu'il sache patiner; voilà à quoi ressemblait Fluton sur le parquet bien ciré de la salle à manger.
Qu'on se rassure, du reste : sa maladie consistait seulement dans des coques de noix que les petites filles lui avaient attachées sous les pieds, et qui étaient comme des espèces de patins pour ce mauvais patineur.
Cela, c'était plutôt drôle et pas bien méchant, tandis que la farce faite à Croa était cruelle. Elle méritait bien la gronderie de Mlle Reine aux trois coupables...
... et le piquet, les pensums et autres punitions sévères qu'elle leur infligea. Ces trois coupables, on les a reconnues...
... à ce que leurs mains étaient marquées de coups de griffes et de bec, et aussi à ce que ces mains collaient comme glu, c'est le cas de le dire. Vous allez savoir pourquoi.


Voilà ce que ces petites filles avaient inventé. Elles avaient mis de la glu dans un cornet de papier, des débris de viande sur la glu, puis elles avaient déposé le cornet ainsi préparé...
... bien en vue dans le jardin. Les corbeaux sont tellement goinfres que, plutôt que de jeûner, ils mangeraient leur famille. Croa s'était donc précipité sur la viande et n'en avait fait qu'une bouchée. Fouillant plus avant, son bec...
...rencontra la glu, s'y empêtra de telle façon qu'il ne put plus se débarrasser du cornet. Il se mit à courir, à essayer de voler, et d'abord cela put paraître drôle, mais si l'on réfléchissait que ce faux nez l'étouffait...
... il fallait être bien cruel pour continuer à rire. Zélie, elle, n'avait pas ri du tout. Elle avait poussé un cri où il y avait de la colère et du chagrin,...
... puis, ramassant ses animaux, elle était montée dans sa chambre et s'y était barricadée, comme je vous l'ai dit.
Tout ce que je viens de vous rapporter Mlle Reine m'en instruisit, pendant qu'ensemble « nous parions à l'incident », selon son expression. Ça n'était pas une petite besogne ! Pensez à tout l'ouvrage qu'il y avait dans cette maison de vingt personnes ! Je dois noter que Mlle Reine n'était pas une reine fainéante. Tout en prenant plus que sa part du travail, elle me disait :
« — Ne vous éreintez pas, ma bonne Bécassine, votre rôle est d'adjointe à la direction et non de servante. » Par moment, Mlle Céleste venait voir où nous en étions. Elle aussi m'engageait à ne pas m'éreinter. « — Vous devez seulement aider, » disait-elle.
Alors, j'ai aidé à faire les lits, et puis j'ai aidé à balayer et épousseter, et puis j'ai aidé à préparer et servir le déjeuner. J'ai aidé à tant de choses que ça m'a aidée à joliment dormir...


… la nuit suivante. Au milieu de ce brouhaha, j'avais oublié Zélie et ses bêtes. Un peu avant l'heure du déjeuner, un bruit, comme de papier qu'on froisse, m'a fait retourner.
Croa venait d'entrer, se traînant et traînant son cornet. « — Il se sera échappé de chez Zélie, dit Mlle Reine. Il n'en peut plus ; il va mourir étouffé si on ne le débarrasse pas de son cornet; mais comment l'en débarrasser maintenant que la glu est sèche ? »
Je répondis que j'avais une idée, et qu'au point ou en était le pauvre animal, on ne risquait guère d'essayer. Alors, prenant le corbeau qui avait à peine la force de remuer, j'ai trempé le cornet dans une bassine pleine d'eau tiède.
Peu à peu, j'ai senti que la glu fondait. Quand elle a été assez amollie, j'ai tiré doucement. Le bec ayant été ainsi dégagé, je l'ai lavé, pour le décoller lui aussi. Puis, j'ai posé l'oiseau sur la table. Il s'est dressé en battant des ailes, il a ouvert le bec au grand large…
… On voyait que chaque aspiration lui rendait la vie. « — Très bien, Bécassine, a dit Mlle Reine, il est sauvé. — Mademoiselle, il faudrait le rendre à Zélie ; elle doit se manger les sangs d'inquiétude. — Essayez, mais je doute qu'elle consente…
« … à ouvrir sa porte. » Je n'ai fait qu'un saut jusqu'à cette porte. J'ai frappé deux ou trois fois sans avoir de réponse. Alors, j'ai crié : « — C'est moi, Bécassine, l'adjointe à la direction. Je mets Croa devant votre porte…
« … il va bien maintenant ; reprenez-le. » Aussi vite que j'étais montée, je suis redescendue. Et je me dépêchais parce qu'il était midi, et que, de l'escalier, j'entendais les petites filles qui, sur l'air des *Lampions*, s'amusaient à chanter : *Bé-cas-sine ! Dé-jeu-ner !*
Quand je suis entrée dans la salle à manger, portant le premier plat, elles ont chanté plus fort encore, et applaudi. Loulotte n'était pas la dernière à faire la tolle. Toutes ces gentilles frimousses m'ont fait oublier, une fois de plus, Zélie, son chat et son corbeau.


Ce même jour, vers trois heures, Mlle Reine et moi avons vu paraître Zélie. Croa était perché sur son épaule et elle tenait Fluton dans ses bras.
Elle m'a demandé : « — C'est bien vous qui êtes Bécassine ? » J'ai dit : oui. « — C'est vous qui avez soigné Croa ? » J'ai redit oui.
Zélie a levé la main et a repris : « — Alors, je jure que si vous êtes malade, je vous soignerai ; que quand vous commanderez, j'obéirai, et que jusqu'à la fin de mes jours...
« ... je vous aimerai comme jamais je n'ai aimé personne... Vous permettez que je vous embrasse ? » Elle l'a fait sans attendre ma permission.
D'être embrassée par elle, ça ne m'était pas autrement désagréable, mais j'avais un peu d'inquiétude à sentir les deux animaux si près de moi, et je louchais vers eux tandis que Zélie me prodiguait ses embrassades.
Eh bien ! voyez ce que c'est que le bon exemple : Croa se mit à donner sur ma coiffe des petits coups de bec si légers qu'ils étaient comme une caresse, et la patte que Fluton posa sur ma main, ce fut une patte de velours.
Ces effusions terminées, Zélie se mit à préparer le dîner. Or, il arriva quelque chose d'extraordinaire : ce dîner fut excellent et les repas qui suivirent le furent aussi. Zélie, de ce moment, n'eut plus d'accès ni de tristesse ni de colère. Elle ne parla plus de se retirer sous sa tente.
Elle devint grande amie des petites filles. Sans cesse quelques-unes d'elles traînaient dans sa cuisine, et elles n'en repartaient pas sans avoir récolté une friandise. Zélie les consultait...



... sur les menus, afin de les faire à leur goût. Ce que les petites demandaient le plus souvent, c'étaient des pommes frites, « très frites » précisaient-elles. Zélie s'appliquait à les faire bien fines, croquantes, ce qu'on appelle des pommes-pailles.

Elle les réussissait à merveille. Avant de continuer mon histoire, je dois vous dire que, pour que les repas servent de récréation aux fillettes, ces demoiselles ne les prennent pas avec leurs élèves, elles se contentent de surveiller celles-ci de temps en temps.

Vers la fin d'un déjeuner où, comme presque toujours, il y avait des pommes-pailles, Mlle Céleste s'étonna de ce que les enfants ne réclamaient pas le dessert. « — Que peuvent-elles faire ? dit-elle. Comme elles sont longues ! Allez, donc voir, Bécassine. »

J'y allai. Réunies autour du plat de pommes-pailles, les petites étaient si occupées qu'elles ne remarquèrent même pas mon entrée. Elles disaient : « — Tu as bougé. — Non. — Si, donne un gage. » Et les gages s'amassaient sur la table.

Regardant de plus près, je vis qu'avec ce qui restait des pommes de terre, elles jouaient aux jonchets. C'était, paraît-il, une invention de Loulotte. Dieu sait si elle les amusait ! Je fis mon rapport à Mlle Céleste. «— Voilà, dit-elle, que les plats de Zélie non seulement sont excellents, mais peuvent servir de jouets...

« ... Zélie devient une perfection ! » A ce moment, Mmes de Grand-Air et de Bonaccueil entrèrent. Mlle Céleste reprit, pour elles, le récit des événements que vous connaissez. Elle conclut : «— Bécassine a transformé notre Zélie, Bécassine est une magicienne. » Je répondis qu'habillée...

... en magicienne je ferais une drôle de figure, et j'ajoutai : «— Toute ma magie, c'est de bien aimer Zélie. Autrefois, elle se sentait seule au monde ; elle en souffrait et c'est ça qui aigrissait son caractère. » Je me suis arrêtée...

... honteuse d'avoir tant parlé devant des personnes tellement plus savantes que moi. Mais elles me regardaient en souriant avec amitié, et j'ai entendu qu'elles murmuraient : «— Cette bonne Bécassine ! »

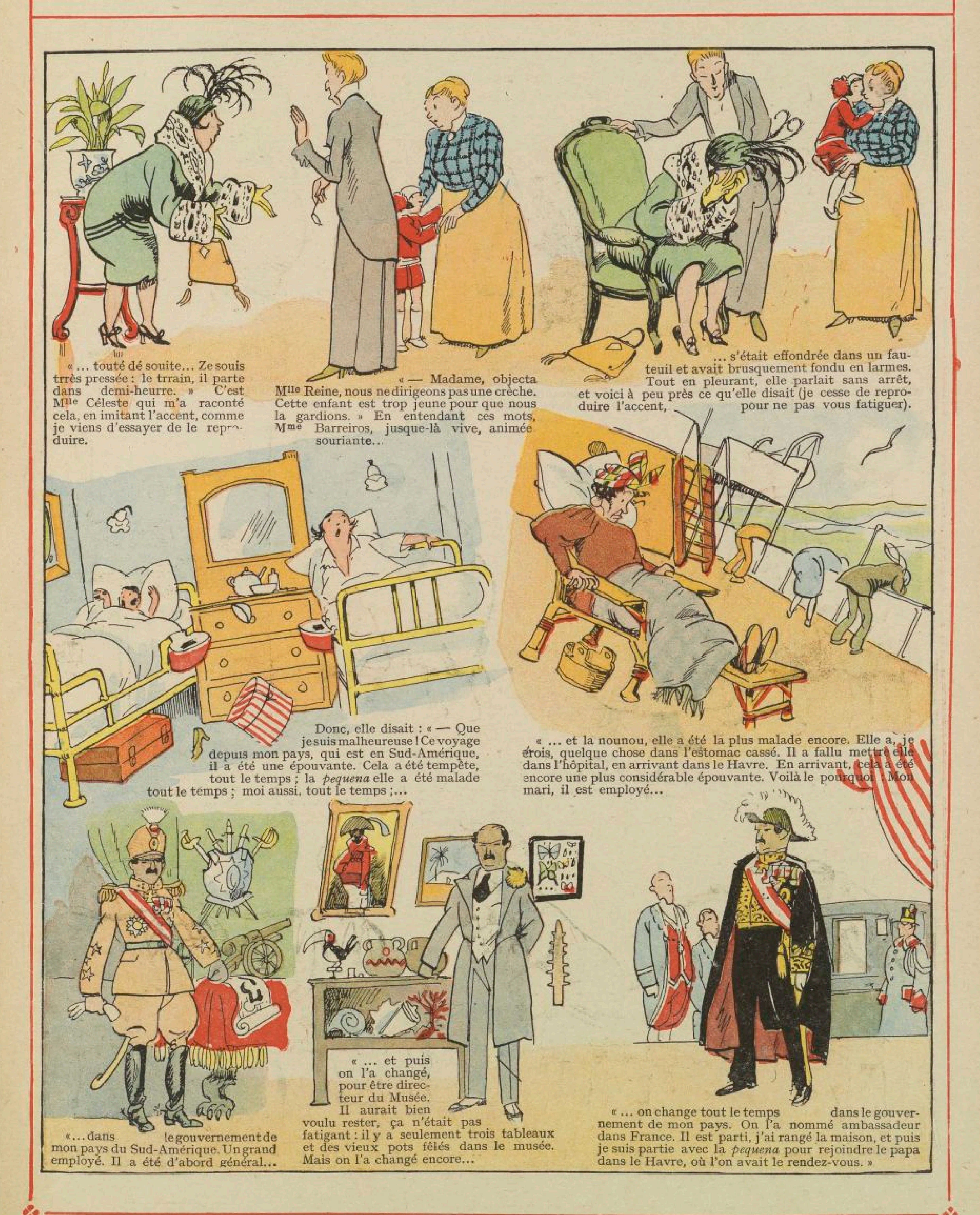

Le lendemain de ma grande scène d'amitié avec Zélie, ayant dormi comme une marmotte, je ne suis descendue qu'à huit heures. J'en ai fait mes excuses à Mlle Reine. Elle m'a dit que j'avais eu raison de me reposer…
… et qu'elle n'aurait pas grand travail à me demander ce jour-là. Tout en l'écoutant, je passais le doigt sur une table où je voyais de la poussière. Il y en avait un peu partout : « — Mademoiselle, ai-je remarqué, il faut faire le ménage à fond. — Ce sera l'affaire de Gertrude, une nouvelle bonne que j'ai engagée et que j'attends. »
Gertrude entra. Elle avait une brave figure, guère plus maligne que la mienne, à ce qu'il m'a semblé, mais franche et riante…
… et qui me plut tout de suite. Gertrude ne se mit pas en frais de discours. Elle dit : « — Le ménage a été négligé. C'est terne ici. J'aime que ça reluise, ça va reluire. »
Et elle fonça dans le nettoyage, passant de la tapette au balai, de la cire à la brosse, mettant tant d'entrain à sa besogne qu'il lui arrivait de manier ensemble plusieurs de ses ustensiles.
Nous la suivions de pièce en pièce. A mi-voix, Mademoiselle manifestait son contentement : « — Très bien !… Grand amour de la propreté… Amour presque excessif… Nos vieux fauteuils de famille ne résisteraient pas longtemps à des brossages aussi énergiques…
« … Enfin, mieux vaut un excès de zèle que le contraire. » A ce moment, l'excès de zèle faillit avoir des conséquences fâcheuses.
Nous étions dans le vestibule.
Voulant nettoyer le dallage, Gertrude lança à la volée le contenu de son seau, sans prévenir, et avec tant de force que si nous n'avions pas fait un bond, Mademoiselle et moi, nous aurions reçu la douche en pleines jambes.


« — Oh ! excusez ! cria Gertrude. Je n'ai pas fait attention. J'étais préoccupée parce que je n'avais pas mon fusil tout près de moi.
— Votre fusil ? » Elle se mit à rire, prit le balai et, le brandissant, elle expliqua :
« — C'est ça que j'appelle mon fusil Ça me sert à tuer les araignées. Je les ai en horreur, ces vilaines bêtes ; quand j'en vois une, c'est bien juste si je ne tombe pas en faiblesse. » Mademoiselle remarqua qu'une de ses grandes élèves, du nom de Cécile Bôbeur...
...éprouvait la même horreur des araignées. Moi, je ne pouvais deviner que les araignées joueraient un grand rôle dans l'histoire que je vous conte ; aussi ne m'en préoccupai-je pas davantage. Je dis à Gertrude...
... de m'appeler si elle avait besoin de moi et j'allai au jardin, où les pensionnaires prenaient à cette heure leur récréation. Le jardin est vaste. Il a une partie disposée à la mode ancienne, avec des bordures de buis, des ifs taillés, et un cadran solaire au milieu d'un rond-point.
Les trois plus grandes élèves, qui ont une douzaine d'années, faisaient à petits pas, en se tenant par le bras, le tour de ce rond-point. Elles causaient et il me parut qu'elles s'efforçaient de prendre des airs graves, des airs de grandes personnes. Je n'aime pas...
... beaucoup cela, de la part d'enfants. Je leur dis bonjour. Elles répondirent par un petit signe de la tête, tout juste poli, qu'elles semblaient me donner comme une aumône à une mendiante. Je leur demandai si elles avaient vu Loulotte.
Ce fut celle du milieu qui répondit. (J'ai su ensuite qu'elle était justement cette Céline Bôbeur dont Mademoiselle avait parlé à propos d'araignées.) D'une voix au vinaigre, elle me dit : « — Votre Loulotte, allez donc, ma fille, la chercher du côté des petites. Ici, c'est le promenoir des grandes. »


J'ai l'habitude d'entendre Mme de Grand-Air et ses amies me parler avec politesse et bonté ; elles m'appellent de noms gentils, tels que : *ma bonne Bécassine*. Aussi, bien que je ne soie pas susceptible de ma nature, ni coléreuse,...
... d'être nommée dédaigneusement : *ma fille*, par cette gamine de Céline Bôbeur, de voir ricaner ses camarades, ça m'a fait monter la moutarde au nez ; j'ai été sur le point de lui dire, sans mâcher mes mots, ce que je pensais de son : *ma fille*.
Heureusement, j'ai pu me contenir. J'y ai été aidée parce que, de l'autre côté du jardin, des voix me criaient : « — Bécassine! Viens nous voir. » J'ai été là où on m'appelait, et aussitôt les nouvelles amies de Loulotte m'ont prise d'assaut.
Elles me parlaient toutes à la fois et voici à peu près ce qu'elles me disaient : « — Eh bien ! tu les as vues, ces grandes ? — En voilà des poseuses ! — Des chipies ! — Elles ont fait des mamours à Loulotte tant qu'elles l'ont crue petite-fille de la marquise de Grand-Air...
« — Et puis, quand elles ont su qu'elle était une petite fille d'adoption, elles l'ont appelée : *enfant trouvée*, et lui ont tourné le dos. — C'est laid, ça ! »
Loulotte déclara : « — Ça m'a fait pleurer très fort. » Je fus libérée pour un instant et ce fut Loulotte qui subit l'assaut. Les fillettes la cajolaient. On entendait des : « *Pauvre chérie ! mon chou ! mon cœur !* »
Une petite blonde interrompit la première ces effusions. Revenant sur moi, parlant si vite que j'avais peine à la comprendre, elle dit :


« — Tu sais, la plus poseuse, c'est Céline Bôbeur. Elle pose à la noblesse. Ses parents habitent Isigny, alors elle veut qu'on l'appelle Bôbeur d'Isigny, ou même Céline d'Isigny. »
Une brunette interrompit : « — Céline d'Isigny ! En voilà un genre ! C'est comme si on m'appelait Marie des Pensums, parce que j'en ai beaucoup à faire. » Toutes rirent.
J'essayai de leur faire entendre que ce n'était pas bien de dire du mal et de se moquer d'une camarade, mais je vis bien qu'elles ne m'écoutaient guère. Ma morale fut interrompue par la petite blonde. De nouveau, elle s'empara de moi ; m'ayant entraînée…
… vers un banc, elle reprit : « — Assieds-toi pour être plus à l'aise pendant que je t'expliquerai. Voilà : Céline Bôbeur n'est pas seulement poseuse…
«… elle est méchante aussi. C'est elle qui a inventé la mauvaise farce à Croa. A nous, les petites, elle fait tout le temps des misères. L'autre jour, en jouant à cache-cache, j'ai couru dans le jardin des grandes. Elle a étendu le pied exprès au moment où je passais. Elle m'a fait tomber, je me suis fait très mal. »
Les autres petites filles s'étaient rapprochées ; elles recommencèrent à parler toutes ensemble, et chacune disait un méfait de cette Céline Bôbeur…
… qui paraissait leur bête noire. Profitant d'un instant de silence, la petite blonde conclut : « — Tout cela se paiera ; nous nous vengerons, et pas plus tard que ce soir, grâce à l'idée de farce qu'ont eue Loulotte et Inès. » Les autres parurent gênées.
Elles me désignaient en faisant signe à leur compagne de se taire. J'aurais voulu en apprendre davantage ; j'aurais voulu dire aussi à ces petites que les idées de vengeance sont de vilaines idées. Je n'en eus pas le temps : la cloche sonna la fin de la récréation.


Avant de continuer mon histoire, il faut que je vous présente cette petite Inès, associée de Loulotte dans le projet de farce contre Céline Bôbeur. Inès est brune, elle a le teint mat, de grands yeux aux longs cils. Elle est jolie comme un ange, intelligente et malicieuse comme un lutin.
L'intelligence et la malice, ma Loulotte aussi en a à revendre. Ces deux petites-là étaient donc faites pour s'entendre. Quand Loulotte, insultée, on peut dire, par Céline Bôbeur, quitta le côté des grandes...
... et, les yeux rouges d'avoir pleuré, vint dans le jardin des petites, la première personne qu'elle rencontra fut Inès. « — Tu as du chagrin, lui dit celle-ci. Qu'est-ce qu'on t'a fait ? » Loulotte lui conta qu'elle venait d'être appelée enfant trouvée.
« — Tu n'as pas de maman, reprit Inès; moi, je suis comme si je n'en avais pas. Alors il faut bien nous aimer, on se consolera ensemble. » Elles s'embrassèrent...
.. leur traité d'amitié était conclu. De ce moment, elles furent inséparables, ne se quittant pas pendant les récréations, et, avec l'autorisation des directrices, occupant des places voisines en classe, au réfectoire, au dortoir.
Inès avait bien une maman, mais si lointaine que c'était, en effet, comme si elle avait été orpheline. Cette maman, Mme Barreiros, s'était présentée au pensionnat il y avait de cela quatre ans à peu près.
Elle tenait à la main Inès, alors toute petite fille. Elle l'avait poussée, presque jetée, dans les bras de Mlle Céleste, puis elle avait dit : « — Zé vous prrie, prrénez la pequéna *(la fillette)*... Il faut que vous disez oui...


« ... touté dé souite... Ze souis trrès pressée : le trrain, il parte dans demi-heurre. » C'est Mlle Céleste qui m'a raconté cela, en imitant l'accent, comme je viens d'essayer de le reproduire.
« — Madame, objecta Mlle Reine, nous ne dirigeons pas une crèche. Cette enfant est trop jeune pour que nous la gardions. » En entendant ces mots, Mme Barreiros, jusque-là vive, animée souriante...
... s'était effondrée dans un fauteuil et avait brusquement fondu en larmes. Tout en pleurant, elle parlait sans arrêt, et voici à peu près ce qu'elle disait (je cesse de reproduire l'accent, pour ne pas vous fatiguer).
Donc, elle disait : « — Que je suis malheureuse ! Ce voyage depuis mon pays, qui est en Sud-Amérique, il a été une épouvante. Cela a été tempête, tout le temps ; la *pequena* elle a été malade tout le temps ; moi aussi, tout le temps ;...
« ... et la nounou, elle a été la plus malade encore. Elle a, je crois, quelque chose dans l'estomac cassé. Il a fallu mettre elle dans l'hôpital, en arrivant dans le Havre. En arrivant, cela a été encore une plus considérable épouvante. Voilà le pourquoi : Mon mari, il est employé...
«... dans le gouvernement de mon pays du Sud-Amérique. Un grand employé. Il a été d'abord général...
« ... et puis on l'a changé, pour être directeur du Musée. Il aurait bien voulu rester, ça n'était pas fatigant : il y a seulement trois tableaux et des vieux pots fêlés dans le musée. Mais on l'a changé encore...
« ... on change tout le temps dans le gouvernement de mon pays. On l'a nommé ambassadeur dans France. Il est parti, j'ai rangé la maison, et puis je suis partie avec la *pequena* pour rejoindre le papa dans le Havre, où l'on avait le rendez-vous. »



Au point de son récit où elle était parvenue, Mme Barreiros fut interrompue par ses sanglots. Ils la suffoquaient de telle façon que Mlle Céleste craignit de la voir s'évanouir et lui fit respirer des sels.

Un peu calmée, la pauvre dame reprit : « — En descendant du bateau, nous avons bien regardé partout : le papa, il n'était pas à notre devanture. J'ai pensé qu'il avait l'empêchement, qu'on le trouverait à l'hôtel où il logeait. Mais là, le patron nous a remis...

« ... une lettre du papa. Il disait, dans sa lettre, qu'il était changé encore, envoyé ambassadeur dans Pologne ; que nous devions l'y rejoindre, mais que peut-être...

« ... quand on arriverait, il aurait eu le changement de nouveau, et qu'alors on devrait suivre là où il dirait dans une lettre qu'il laisserait pour nous dans Pologne... Tout de suite...

« ... je suis allée me renseigner chez le chef de gare. J'ai appris que pour aller dans Pologne, c'était beaucoup long. Je ne peux pas emmener si loin cette petite qui est très fatiguée et qui a une nounou avec l'estomac cassé. Ça pourrait lui donner la mort. Alors vous devez la prendre. Et vous devez dire oui tout de suite...

« .. parce que *(Elle regarda sa montre.)* mon train, il part dans les vingt minutes. »

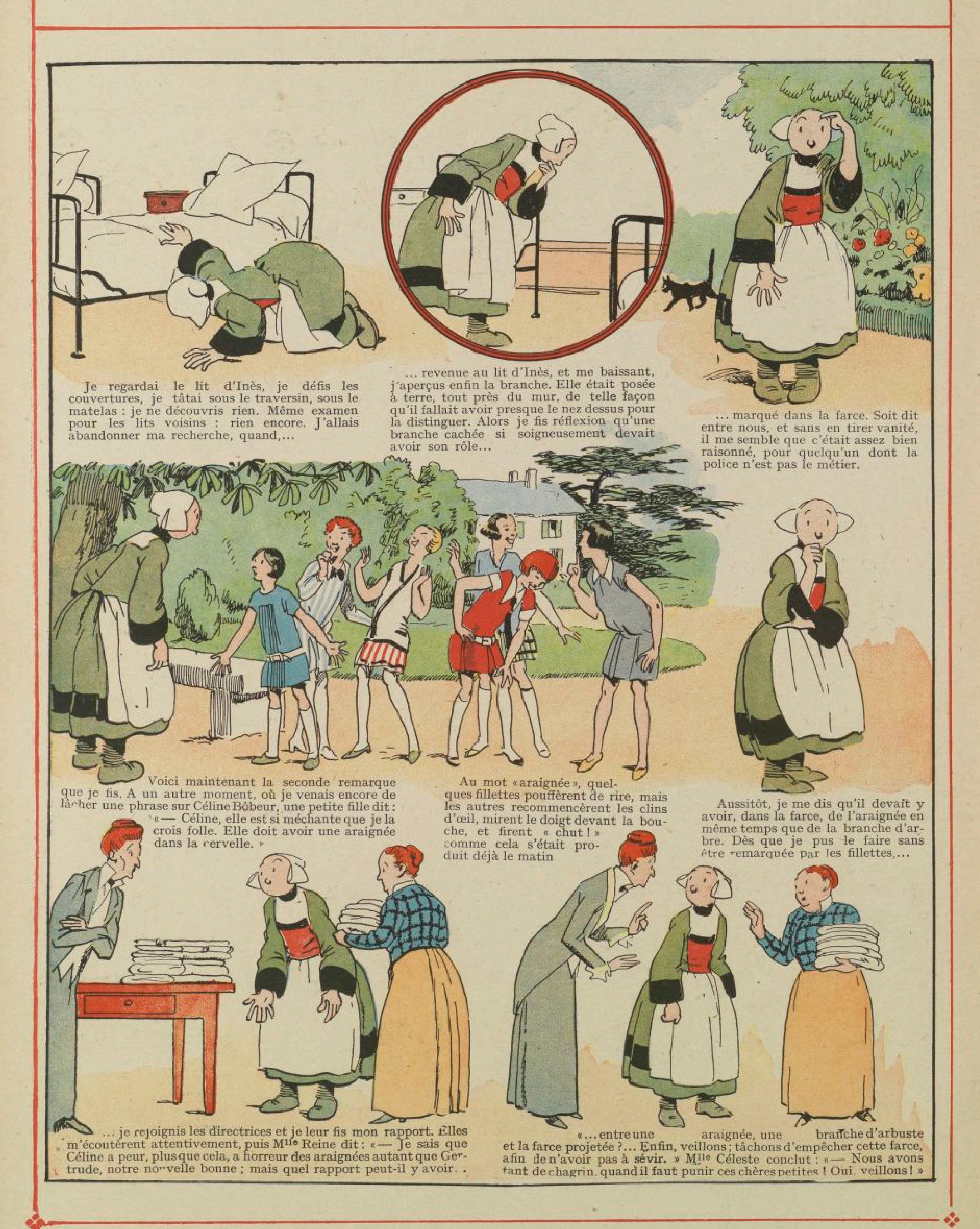
Elle tendait des mains suppliantes. Dans une dernière supplication, elle jeta : « — C'est le oui, n'est-ce pas? » Il y eut un silence. Bien qu'émue, Mlle Reine, qui aime les gens calmes et les choses raisonnables, était tentée...

... de refuser. Mais, pour une fois, Mlle Céleste parla avant sa sœur, et elle dit oui. C'était son cœur qui parlait. Les enfants sentent d'instinct qui les aime.


Pendant le discours de sa maman, Inès était allée près de Mlle Céleste elle avait grimpé sur ses genoux. Mettant ses bras autour du cou de sa nouvelle amie, elle lui avait demandé de remplacer sa maman. Elle parlait d'une voix chantante de petit oiseau ; les mots de son pays se mélangeaient...
... aux quelques mots français qu'elle savait. Elle était charmante, elle était irrésistible, et Mlle Céleste n'avait pas résisté. Mlle Reine se tourna vers elle, lui sourit et dit : « — Il sera fait comme vous le désirez, ma sœur : nous gardons Inès. »
A ces mots, Mme Barreiros bondit hors de son fauteuil ; elle se précipite vers Mlle Céleste, puis vers Mlle Reine, puis vers Inès ; elle les embrassa tour à tour à les étouffer. elle les réunit pour les réembrasser toutes ensemble.
Elle disait : « — Oh ! je présente le merci! Oh! que vous êtes les bonnes dames! Adieu, la chérie Inès, l'aimée, mon cœur! Bientôt je te viendrai chercher. Oh ! le train il part...»
« ... dans les dix minutes. Adieu ! Adieu ! à bientôt. » Elle sortit comme elle était entrée, en tourbillon. Ceci s'est passé il y a quatre ans depuis, on n'a plus revu Mme Barreiros.
Elle écrit souvent, elle envoie régulièrement le prix de la pension. Plusieurs fois par an arrivent des caisses contenant de beaux jouets pour Inès et pour ses compagnes. Lettres et paquets ne viennent jamais...
... deux fois de suite du même pays. Il en est arrivé de presque toutes les capitales de l'Europe, et même de certaines de l'Asie, de sorte qu'Inès peut se représenter ses parents revêtus des costumes les plus divers. Le gouvernement de M. Barreiros reste aussi changeant
... M. Barreiros n'est pas moins changé : c'est un ambassadeur du genre Juif Errant. Sa femme le suit dans tous ses déplacements : ça doit bien la fatiguer, la pauvre dame !


Inès a donc grandi au pensionnat, parfois triste d'être séparée de ses parents, mais pas malheureuse cependant, parce qu'elle est l'enfant gâtée des directrices et la favorite de toutes les petites filles,...
... sauf de Céline Bôbeur qui, je ne sais pourquoi, ne peut la souffrir, et qui ne passe jamais près d'elle sans lui dire des choses désagréables, dont la plus méchante est, comme vous savez, de l'appeler « enfant abandonnée ».
L'histoire d'Inès et de sa famille m'a entraînée bien loin de Céline Bôbeur et de la farce projetée contre elle. J'y reviens maintenant. J'ai été tout de suite au bureau des directrices, jugeant que je devais les mettre au courant...
.. du peu que je savais. Elles m'ont dit : « — Il est inutile que nous interrogions ces petites : elles ne parleront pas. Le mieux est, Bécassine, que vous vous mêliez à leurs jeux. Il leur échappera peut être un mot, qui, au moins...
« ... nous mettra sur la piste. » Ça m'allait tout à fait de me mêler aux jeux : j'aime tant les enfants, j'ai une si grande joie à les voir s'amuser ! Et je vous garantis que, tout au long des récréations, nous ne nous sommes pas ennuyées ! Parties de colin-maillard où, régulièrement, je me faisais prendre.
Parties de ballon, où, maladroite comme toujours, je ne savais jamais me garer à temps.
Pour se reposer, on jouait à des jeux calmes, comme les portraits. Après avoir demandé pendant cinq minutes si c'était du règne animal, ou du règne végétal, ou... etc., etc., je ne devinais rien du tout.
Alors, je vidais mes poches pour donner des gages, et les enfants m'imposaient de drôles de pénitences, comme *Trois petits pâtés, ma chemise brûle.* Quelles bonnes heures ! Tout cela m'enchantait mais n'avançait pas mes affaires.


De temps en temps, sans avoir l'air d'y toucher, je risquais des phrases telles que : « — Si Céline Bôbeur était plus gentille, on la ferait jouer avec nous, » ou bien : « — Ça doit ennuyer Céline Bôbeur de nous...
« ... entendre rire si fort. » Je guettais l'effet produit par mes phrases ; mais les petites étaient plus fines que moi, ce qui, il faut en convenir, n'est pas difficile.
Elles prenaient un air innocent. Elles disaient : « — Nous ne nous occupons pas de Céline Bôbeur. Pourquoi nous parles-tu de Céline Bôbeur ? » Elles se faisaient de petits clins d'œil, et je voyais bien qu'elles se moquaient de moi. Cependant, ma surveillance me fournit deux remarques qui ne me parurent pas inutiles.
A un moment, je vis Inès et Lousotte s'approcher d'un buisson d'arbustes. Elles regardaient les branches attentivement,..
... comme pour en choisir une. Intriguée, je me glissai derrière le buisson, qui était assez épais pour me cacher, et ainsi, étant proche des petites filles, mais invisible pour elles, j'entendais leurs paroles. Elles disaient : « — Cette branche-là...
« ... est bien droite. — Est-elle assez longue ? — Oui ; en étendant le bras, on atteindra le milieu du lit. — Bon, prenons-la ! » La branche fut coupée. Inès, pendant quelques instants, fit mine de jouer avec, puis elle dit...
... qu'elle allait au dortoir où elle avait oublié son mouchoir. Quand elle monta, elle tenait la branche à la main, et quand elle redescendit elle ne l'avait plus.
A mon tour, aussitôt que je pus le faire sans attirer l'attention, j'allai au dortoir. Je piquai droit vers le lit d'Inès, qui a pour voisins, à gauche, celui de Loulotte, et, à droite, celui de Céline Bôbeur.


Je regardai le lit d'Inès, je défis les couvertures, je tâtai sous le traversin, sous le matelas : je ne découvris rien. Même examen pour les lits voisins : rien encore. J'allais abandonner ma recherche, quand,...
... revenue au lit d'Inès, et me baissant, j'aperçus enfin la branche. Elle était posée à terre, tout près du mur, de telle façon qu'il fallait avoir presque le nez dessus pour la distinguer. Alors je fis réflexion qu'une branche cachée si soigneusement devait avoir son rôle...
... marqué dans la farce. Soit dit entre nous, et sans en tirer vanité, il me semble que c'était assez bien raisonné, pour quelqu'un dont la police n'est pas le métier.
Voici maintenant la seconde remarque que je fis. A un autre moment, où je venais encore de lâcher une phrase sur Céline Bôbeur, une petite fille dit : « — Céline, elle est si méchante que je la crois folle. Elle doit avoir une araignée dans la cervelle. »
Au mot « araignée », quelques fillettes pouffèrent de rire, mais les autres recommencèrent les clins d'œil, mirent le doigt devant la bouche, et firent « chut ! » comme cela s'était produit déjà le matin
Aussitôt, je me dis qu'il devait y avoir, dans la farce, de l'araignée en même temps que de la branche d'arbre. Dès que je pus le faire sans être remarquée par les fillettes,...
... je rejoignis les directrices et je leur fis mon rapport. Elles m'écoutèrent attentivement, puis Mlle Reine dit : « — Je sais que Céline a peur, plus que cela, a horreur des araignées autant que Gertrude, notre nouvelle bonne ; mais quel rapport peut-il y avoir. .
« ... entre une araignée, une branche d'arbuste et la farce projetée ?... Enfin, veillons ; tâchons d'empêcher cette farce, afin de n'avoir pas à **sévir.** » Mlle Céleste conclut : « — Nous avons tant de chagrin, quand il faut punir ces chères petites ! Oui, veillons ! »

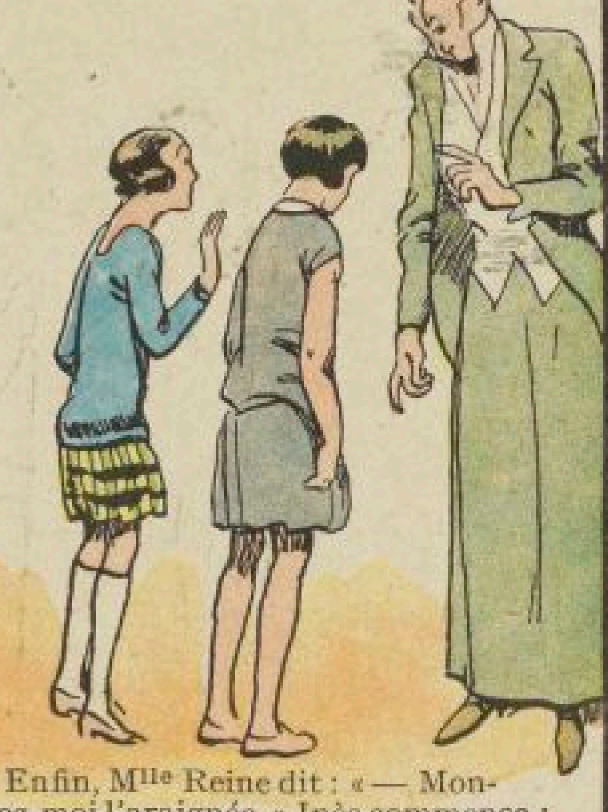

On veilla, on ouvrit les yeux et les oreilles. Ça faisait six yeux qui savaient voir et six oreilles qui savaient entendre. Mais des petites filles qui veulent garder un secret le défendent bien. Classes, récréations, repas...
... tout se passa sans aucun incident. Tout au plus remarquait-on de l'agitation, des conversations animées dans certains groupes. Mais dès que l'une de nous s'approchait, les enfants se taisaient, ou parlaient de choses indifférentes.
La scène n'éclata que le soir, au moment de monter se coucher. C'est l'habitude au pensionnat qu'on fasse la prière en commun. Mlle Céleste la récite, les élèves répondent et aussi les domestiques...
... qui prennent également part à la prière. Après cela, Mlle Reine signale les incidents qui ont pu marquer la journée et en tire une petite leçon de morale. Pendant que Mlle Reine parlait...
... je me trouvais en arrière de Loulotte et d'Inès, inséparables comme toujours. J'avais un peu à ma gauche Céline Bôbeur et Gertrude à ma droite. Celle-ci tournait fréquemment la tête afin...
... de surveiller son cher balai, qu'elle appelle son fusil, qui doit la défendre contre les araignées. Mlle Reine parlait des devoirs des petites filles entre elles : devoirs d'affection,..
... devoirs de pardon des offenses. Elle parlait simplement, comme ça se doit quand on s'adresse à des enfants et à des personnes telles que Zélie, Gertrude et moi, qui n'ont guère plus d'entendement que des enfants, mais sans doute elle pensait à la scène attendue...
... et aux conséquences graves qu'elle pouvait avoir. Émue de cela, son émotion passait dans ses paroles et se communiquait à nous toutes. Je voyais Mlle Céleste abaisser les coins de sa bouche et tapoter ses frisons comme elle fait quand quelque chose la tourmente.


Je ne quittais pas des yeux Loulotte et Inès. Leur attitude avait été presque de bravade ; puis elles avaient baissé la tête ; maintenant, elles respiraient fort et par saccades, comme font les enfants qui ont envie de pleurer.
Presque ensemble, les deux fillettes tirèrent leur mouchoir. Il me parut qu'avec le mouchoir quelque chose d'autre sortait de la poche de Loulotte ; mais c'était peu distinct ; sur le moment, je ne prêtai pas attention à ce détail.
Soudain, à côté de moi, Gertrude s'exclama : « — Ah ! mon Dieu !... En voilà une !... Où est mon fusil ?... » Mlle Reine interrompit son discours. Toutes les figures se tournèrent vers Gertrude.
Elle avait pris son balai, elle le tenait devant elle comme pour se défendre ; et, si affolée qu'elle en bégayait, elle répétait : « — Là... là... une a... une a... une a-a-raignée... énorme !... »
Céline regarda du côté qu'indiquait Gertrude. Ce qu'elle vit lui fit pousser un hurlement de terreur. La main tendue vers la poche de Loulotte, elle balbutiait : « — L'a... l'a... l'arai... l'araignée !... » Sa figure se décomposa, prit une pâleur de cire ; elle tourna sur elle-même ;...
... elle serait tombée si je ne m'étais trouvée à point pour la recevoir. Au même instant, Gertrude s'effondrait entre les bras de Zélie.
Vous devinez le désarroi qui s'en suivit. Les petites filles se précipitèrent les unes vers Gertrude, les autres vers Céline, avec la bonne intention de leur venir en aide ; mais, pressées autour d'elle, les privant d'air, elles leur faisaient...
... plus de mal que de bien. Tout en aidant Mlle Céleste à les écarter, je surveillais Loulotte et Inès. Elles s'étaient tenues un instant au dernier rang d'un des groupes d'enfants, puis, s'étant dit quelques mots...

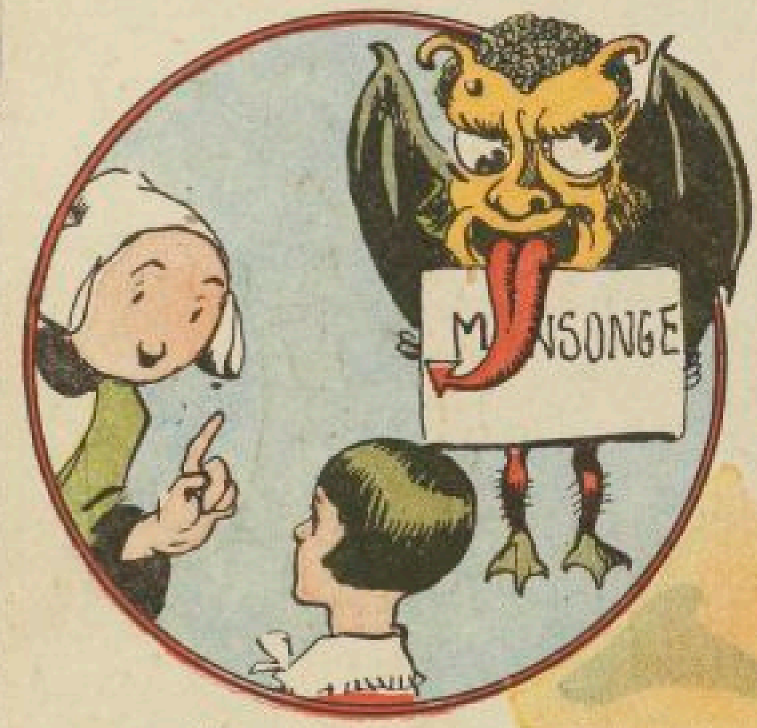


... à l'oreille, elles se dirigèrentvers la sortie; mais, au moment où elles allaient atteindre la porte, Mlle Reine marcha vivement jusqu'à elles. Elle les prit par le bras, et demanda où elles allaient. « — Au dortoir, mademoiselle. — Vous irez en même temps...

« ... que vos compagnes. » Il y eut un petit silence, pendant lequel la directrice fixait tour à tour les deux fillettes. Gênées, celles-ci baissaient la tête, tentaient d'échapper au regard qui les fouillait.



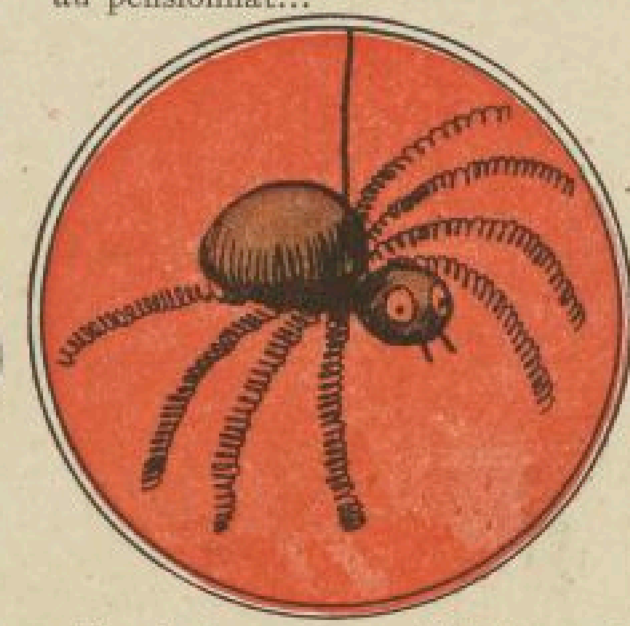
Enfin, Mlle Reine dit : « — Montrez-moi l'araignée. » Inès commença : « — Quelle araignée, mademoiselle ? Nous n'avons pas d'a... » Mademoiselle l'interrompit, et de sa voix des grandes occasions, à laquelle nulle au pensionnat...



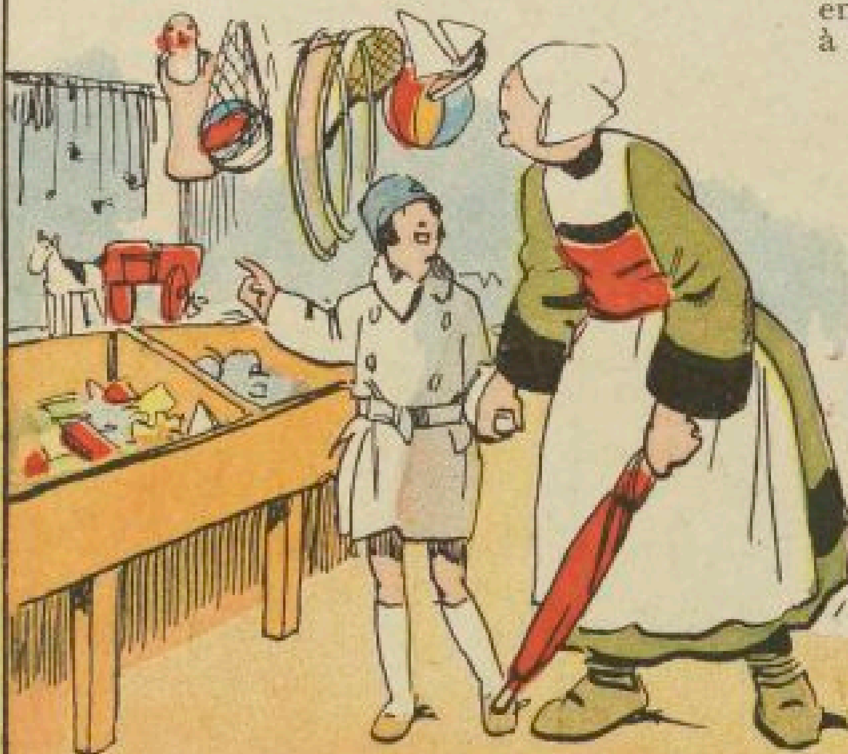
... ne résiste, elle ordonna : « — Ne mentez pas ; obéissez. » Souvent j'ai répété à ma Loulotte que le mensonge est peut-être le plus vilain des péchés. Eh bien ! j'eus la joie de voir qu'elle avait écouté ma morale. Elle n'eut...



... pas même l'idée de mentir. Tout de suite, elle porta la main à sa poche. Cet objet que j'avais mal distingué quelques instants avant continuait à pendre en dehors, au bout d'un fil. Elle le tendit à Mlle Reine et dit : « — Voilà l'araignée. »



Alors je la reconnus. C'était une de ces araignées à gros corps, à pattes mobiles, qui servent d'attrapes, qui peuvent effrayer même des personnes ayant moins que Céline et Gertrude l'horreur de ces vilaines bêtes.

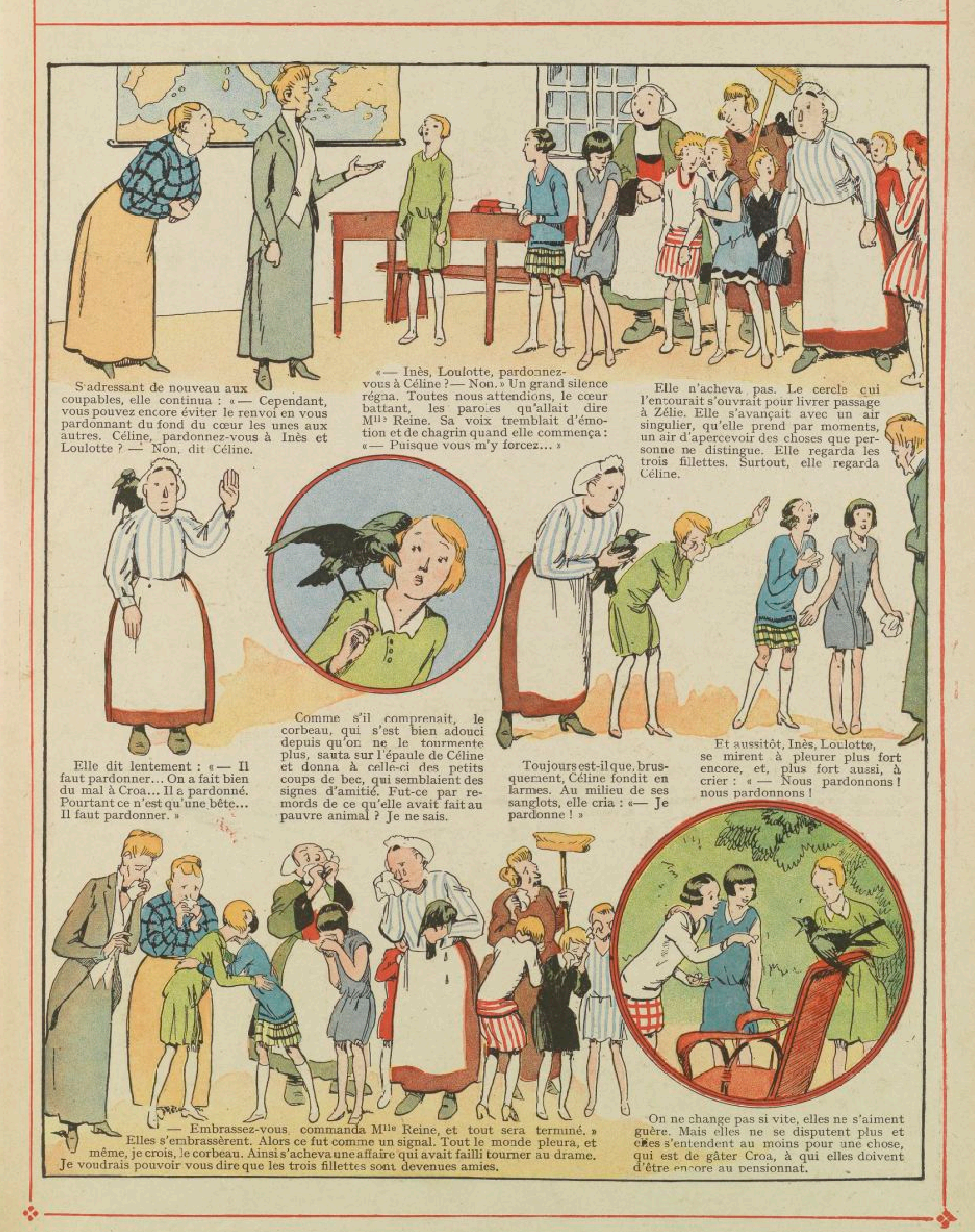


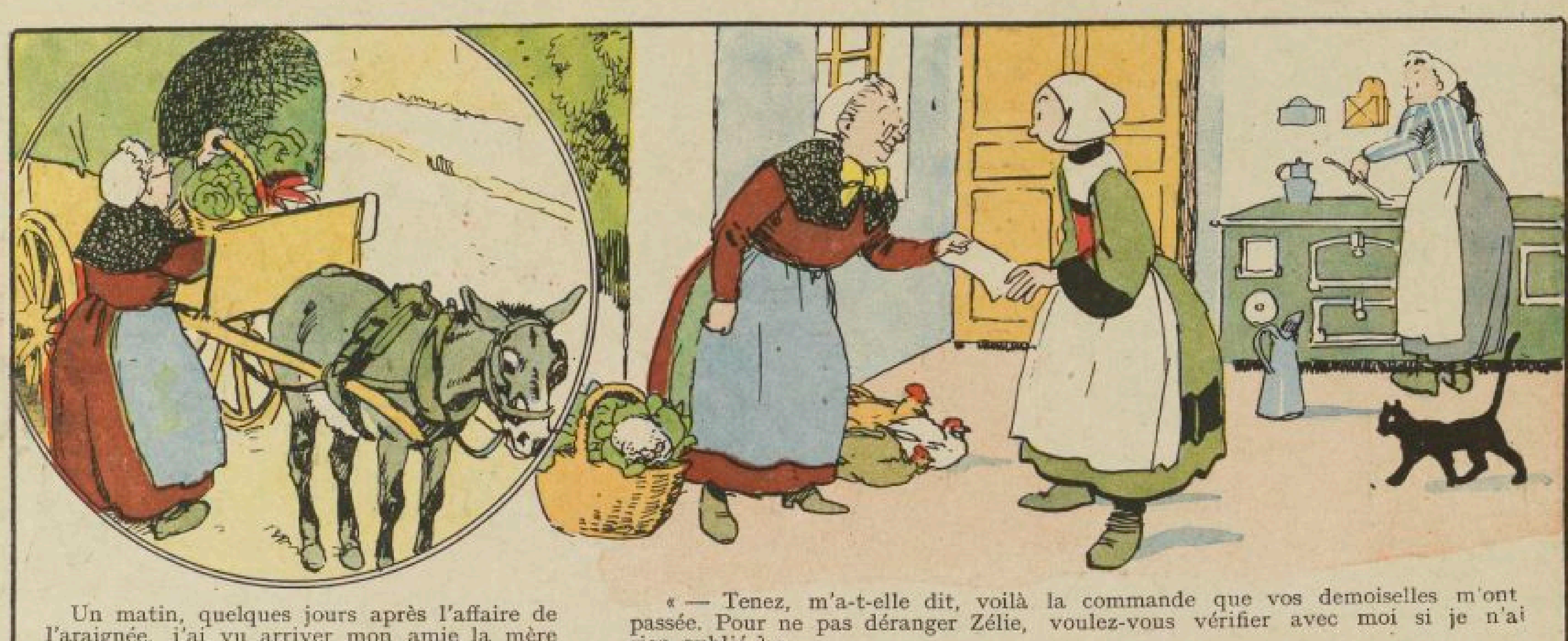
Nous l'avions vue à la devanture d'un bazar, Loulotte en avait eu envie et je lui en avais fait cadeau. Me rappelant cela, je crus devoir dire...



... que tout ce qui arrivait était de ma faute, puisque c'était moi qui avais acheté l'araignée. « — Laissez, Bécassine, fit Mlle Reine ; vous n'êtes pas en cause en tout ceci... Quant à Loulotte et Inès, je leur ordonne de me dire ce qu'elles voulaient faire de cet affreux jouet. »


Les pauvres petites ! L'émotion les serrait à la gorge, elles pouvaient à peine parler. Balbutiant, s'arrêtant, se complétant l'une l'autre, elles dirent à peu près ceci : « — Voilà, mademoiselle... On voulait...
« ... suspendre l'araignée à la branche... Et puis, au petit jour... quand on y voit un peu... pas assez pour bien distinguer les choses... on aurait promené l'araignée près de la figure de Céline... Elle aurait cru que c'était une vraie...
« ... et ça nous aurait vengées d'elle. » Leurs compagnes s'étaient rapprochées, et, parmi elles, Céline. Remise de sa syncope grâce aux soins de Mlle Céleste, elle écoutait avidement la confession d'Inès et de Loulotte.
Soudain, furieuse, ne se contenant plus, elle cria : «— Ah ! les mauvaises ! Elles pouvaient me donner une attaque de nerfs ! Elles pouvaient me tuer ! Quelle punition allez-vous leur infliger, mademoiselle ? »
Mais, en entendant la voix de l'ennemie, Inès et Loulotte retrouvèrent toute leur assurance et toute leur rancune. Rouges, redressées, telles que des coqs en colère, elles reprochèrent à Céline ses méchancetés et surtout la plus grande de toutes ;...
... celle de les avoir appelées *enfant trouvée* et *enfant abandonnée*. Dépitée, furieuse, Céline serrait les poings ; il semblait qu'elle allait se précipiter sur les deux fillettes.
«— En voilà assez, dit Mlle Reine. Taisez-vous toutes trois... Quelle tristesse pour ma sœur et pour moi de trouver tant de malice et de haine chez nos élèves ! Inès, Loulotte, Céline, vous êtes également coupables ; vous méritez d'être chassées de cette maison.
— Ma sœur... » supplia Mlle Céleste. Mlle Reine eut à son adresse un sourire navré, et dit : «— C'est notre devoir, ma sœur. »


S'adressant de nouveau aux coupables, elle continua : « — Cependant, vous pouvez encore éviter le renvoi en vous pardonnant du fond du cœur les unes aux autres. Céline, pardonnez-vous à Inès et Loulotte ? — Non, dit Céline.
« — Inès, Loulotte, pardonnez-vous à Céline ? — Non. » Un grand silence régna. Toutes nous attendions, le cœur battant, les paroles qu'allait dire Mlle Reine. Sa voix tremblait d'émotion et de chagrin quand elle commença : « — Puisque vous m'y forcez... »
Elle n'acheva pas. Le cercle qui l'entourait s'ouvrait pour livrer passage à Zélie. Elle s'avançait avec un air singulier, qu'elle prend par moments, un air d'apercevoir des choses que personne ne distingue. Elle regarda les trois fillettes. Surtout, elle regarda Céline.
Elle dit lentement : « — Il faut pardonner... On a fait bien du mal à Croa... Il a pardonné. Pourtant ce n'est qu'une bête... Il faut pardonner. »
Comme s'il comprenait, le corbeau, qui s'est bien adouci depuis qu'on ne le tourmente plus, sauta sur l'épaule de Céline et donna à celle-ci des petits coups de bec, qui semblaient des signes d'amitié. Fut-ce par remords de ce qu'elle avait fait au pauvre animal ? Je ne sais.
Toujours est-il que, brusquement, Céline fondit en larmes. Au milieu de ses sanglots, elle cria : « — Je pardonne ! »
Et aussitôt, Inès, Loulotte, se mirent à pleurer plus fort encore, et, plus fort aussi, à crier : « — Nous pardonnons ! nous pardonnons ! »
— Embrassez-vous, commanda Mlle Reine, et tout sera terminé. » Elles s'embrassèrent. Alors ce fut comme un signal. Tout le monde pleura, et même, je crois, le corbeau. Ainsi s'acheva une affaire qui avait failli tourner au drame. Je voudrais pouvoir vous dire que les trois fillettes sont devenues amies.
On ne change pas si vite, elles ne s'aiment guère. Mais elles ne se disputent plus et elles s'entendent au moins pour une chose, qui est de gâter Croa, à qui elles doivent d'être encore au pensionnat.



Un matin, quelques jours après l'affaire de l'araignée, j'ai vu arriver mon amie la mère Bonbec. Elle venait livrer un approvisionnement de victuailles diverses.

« — Tenez, m'a-t-elle dit, voilà la commande que vos demoiselles m'ont passée. Pour ne pas déranger Zélie, voulez-vous vérifier avec moi si je n'ai rien oublié ? »



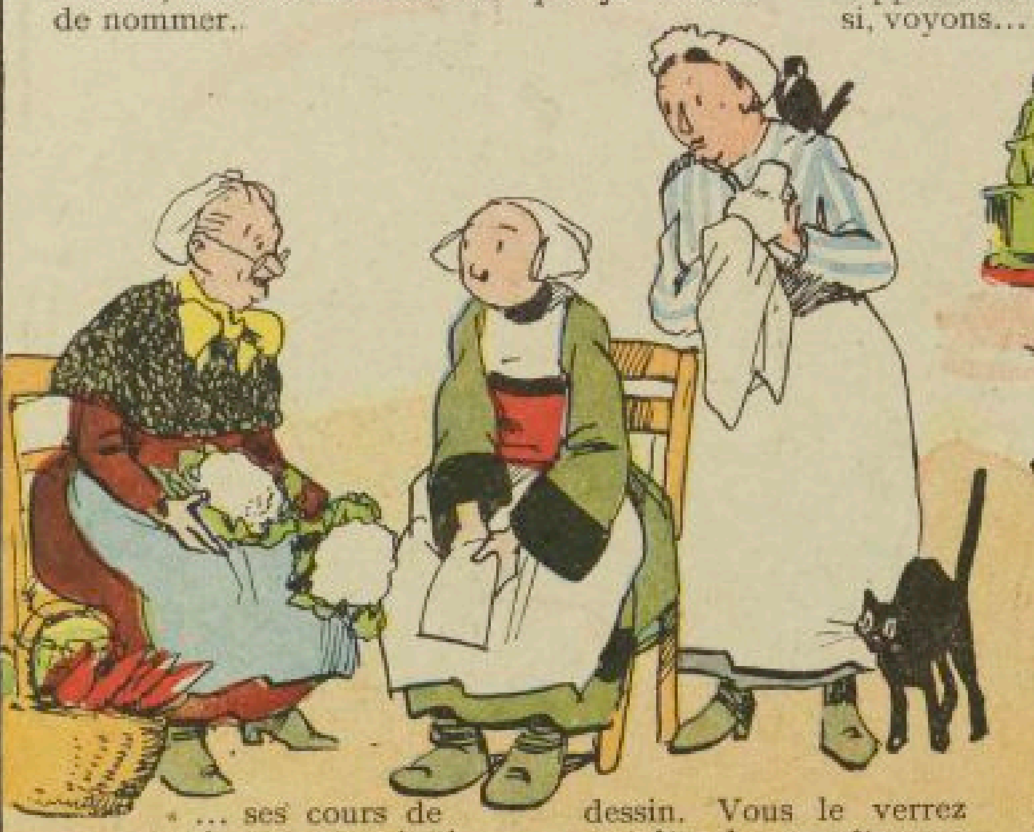
J'ai dit oui, naturellement. J'ai commencé à appeler : *huit poulets, quatre bottes de carottes, six choux-fleurs, tcétera, tcétera.* A mesure, elle me montrait ce que je venais de nommer.



... On s'arrêtait pour causer : avec la mère Bonbec, les sujets de conversation ne manquent jamais. A un moment, elle m'a demandé : « — Vous vous rappelez M. Lajoie ? — Pas du tout. — Mais si, voyons...



« ... nous l'avons rencontré sur le champ de foire, devant la baraque du dompteur. — Ah oui ! je me rappelle... Pourquoi me parlez-vous de lui ? — Parce qu'il vient de rentrer de voyage et qu'il va reprendre ici ...



« ... ses cours de dessin. Vous le verrez souvent, alors ça vous intéressera peut-être de connaître son histoire. — Certainement. » Voici, très résumée, l'histoire qui m'a été contée et que Zélie interrompait de temps en temps pour déclarer que M. Lajoie était un fameux original.

C'est un cousin des demoiselles Bongenre, né comme elles à Caudebec. Tout petit, dès que traînaient des bouts de papier et des crayons, il s'en emparait et il traçait des bonshommes et d'autres dessins assez réussis.

Ce goût-là a grandi en même temps que lui, si bien qu'arrivé à l'âge de jeune homme, sa famille l'a envoyé étudier la peinture...



.. à l'École des Beaux-Arts de Paris. « — Je crois, a dit la mère Bonbec, qu'il s'y amusait plus qu'il ne travaillait. — Ça ne m'étonne pas, ai-je remarqué, c'est tout farceurs dans...

« ... cette école-là. Nous habitons dans le quartier. A chaque instant nous voyons passer les élèves à la queue leu leu et criant comme des perdus : ils appellent ça faire des monômes. Ou bien, ils organisent des bals costumés et ils défilent en cortège, drôlement déguisés... »

Indulgente, la mère Bonbec dit : « — Que voulez-vous ? C'est jeune, c'est gai ! » et après cette réflexion elle continua son histoire : « Une fois ses années d'école terminées — et il y en eut pas mal — M. Lajoie déclara qu'il n'avait pas de goût...

« ... à peindre des gens et des choses de notre pays : c'était banal. Alors il voyagea dans tous les continents. Il peignit des tableaux où l'on voyait des hommes jaunes, noirs, rouges, de toutes les couleurs, des fleurs...

« ... qui ressemblaient à des animaux et des bêtes qui avaient des aspects de cauchemars. Ça n'était pas banal. Ça ne l'était même pas assez : quand, lors de ses passages à Paris, le peintre exposait ses tableaux, les visiteurs semblaient épouvantés et...

« ... s'enfuyaient sans rien acheter. A ce métier-là, M. Lajoie ne s'enrichissait pas ; ses voyages lui coûtaient cher et l'avaient fatigué. Alors, ayant pris de l'âge, il revint à Caudebec...

« ... et s'installa dans la petite maison qu'il avait héritée de ses parents. Dieu sait si ça avait révolutionné le pays, cette installation ! Des gens qui avaient risqué un œil dans les voitures de déménagement...

« ... disaient que M. Lajoie amenait avec lui une armée de sauvages. Or, l'armée se réduisait à des mannequins habillés de costumes rapportés des voyages autour du monde. « — Et voilà, remarqua la mère Bonbec, comment on écrit l'histoire ! »



La mère Bonbec but un verre de cidre pour s'éclaircir la voix, puis reprit son histoire. « — Dans les premiers temps de son retour, dit-elle, il y eut toutes sortes d'incidents qui firent prendre M. Lajoie pour un toqué.

« Par exemple, on remarqua que souvent, chez lui, il se costumait en chinois, en prince hindou ou en roi nègre. Et puis on s'aperçut que cela...

« ... n'était pas si fou. Afin d'économiser des frais de modèle, d'après lui-même, en se regardant dans une glace M. Lajoie faisait des tableaux *exotiques*, comme il disait. Il trouvait à en vendre...

« ... quelques-uns aux étrangers de passage, surtout aux Anglais et aux Américains, et cela mettait un peu de beurre dans ses épinards. Il garda sa façon de parler en ayant l'air de s'amuser en dedans. A part cela et ses...

« ... bizarreries de costumes, il vivait comme tout le monde : on s'habitua donc à lui. On le rencontrait souvent avec ses cousines...

« ... les demoiselles Bongenre, que tout le monde respecte. Bientôt, Mlle Reine annonça aux parents de ses élèves qu'elle le nommait professeur de dessin et conseiller artistique du Pensionnat ; elle aime les titres un peu ronflants...

« ... cette bonne Mlle Reine ! De ce moment on cessa de jaser sur M. Lajoie. Il paraît que c'est un très bon professeur. C'est sûrement un brave homme, seulement un peu original. »

L'histoire était finie. Je pris congé de mon amie Bonbec et j'allai dans la salle d'étude, où je trouvai Mlle Céleste. Elle me dit qu'il allait y avoir cours de dessin et me demanda de l'aider à préparer la pièce en conséquence.

Cela consistait à ranger les chaises le long des murs et à les remplacer par des chevalets et des escabeaux. Mlle Céleste les disposa en deux groupes séparés. « — Voilà qui va bien, dit-elle ; les élèves du cours supérieur


« ... se mettront ici, et là, celles du cours élémentaire. Maintenant, Bécassine, voulez-vous aller chercher les selles. Elles sont dans le cabinet voisin. » J'allai dans ce cabinet, je l'inspectai dans tous ses coins, recoins...
... et armoires, après quoi j'appelai Mlle Céleste et je lui dis : « — Voyez, Mademoiselle, il n'y a pas plus de selle que dans mon œil : ni selle de cheval, ni selle d'âne ou d'autre animal. » Elle se mit à rire, elle me désigna deux trépieds portant des tablettes, et me dit : « — Voilà les selles que...
« ... je demandais ; elles n'ont rien à voir avec les chevaux et les ânes. Nous y placerons les modèles que les petites filles vont avoir à copier. Aidez-moi à les porter, Bécassine. » Ce que je fis,...
... tout en me sentant, je dois l'avouer, un peu vexée de ma méprise. Puis Mademoiselle développa avec soin des linges qui enveloppaient un buste et une statuette de plâtre. Je demandai qui étaient...
... ce bonhomme et cette bonne femme. Mlle Céleste rit de nouveau. « — Vous êtes bien peu respectueuse, dit-elle, et vous traitez bien familièrement des dieux de la mythologie. Je vous présente Apollon...
« ... dieu des Beaux-Arts, type de la beauté parfaite, et Diane, déesse de la chasse. — Eh bien ! Mademoiselle, répliquai-je, si j'étais pour me marier, je ne prendrais pas votre Apollon, qui ne me plaît guère avec sa coiffure de femme.
« ... Quant à votre déesse de la chasse, elle risque joliment de rentrer bredouille si elle n'a que ses flèches pour attraper les lièvres et les perdreaux. Elle ferait bien de se mettre à l'école chez mon oncle Corentin qui, lui,...
« ... sait ce que c'est que la chasse. » Je fus interrompue par les élèves qui entraient. Elles prirent leurs places, disposèrent leurs cartons, taillèrent crayons et fusains. Bientôt M. Lajoie entra à son tour.



M. Lajoie s'inclina devant Mlle Céleste ; puis il salua le groupe des grandes en y mettant, à ce qu'il me parut, une affectation de cérémonie. Céline Bôbeur et ses amies répondirent par des révérences très étudiées.

Mais les petites entourèrent le professeur — M. Lala, comme elles l'appelaient — et l'assaillirent de leur bavardage. Avait-il fait bon voyage ? Devait-il repartir ? Elles espéraient bien que non...

... car ses leçons étaient très amusantes, et on l'aimait beaucoup. On lui présenta Loulotte : « — Une nouvelle, monsieur Lala. — Presque la petite-fille de Mme de Grand-Air. — La nourrissonne de Bécassine...

« — Mon amie chérie ! » acheva Inès. M. Lajoie dit qu'il était charmé de faire sa connaissance et demanda si elle avait du goût pour le dessin. Alors, je m'avançai et je répondis :

« — Quant à ce qui est du goût, c'est sûr qu'elle en a. Toute petite, dès qu'on lui servait une tasse de chocolat, elle trempait son doigt dedans et elle essayait de faire des bonshommes sur la nappe. Pour dessiner au chocolat, faut vraiment avoir le goût du dessin.

« — Très intéressant, fit M. Lajoie. Je note cela pour le publier quand la jeune Loulotte sera devenue une grande artiste. »

Il parlait avec un grand sérieux, mais les élèves, et même Mlle Céleste, rirent de bon cœur, ce qui me donna à supposer que j'avais dit une bêtise. Quand je suppose cela, je me trompe rarement. Mais M. Lajoie frappa dans ses mains :

« — Assez causé, dit-il. Jeunes élèves, vous avez devant vous Apollon et Diane, modèles magnifiques, d'après lesquels vous allez nous faire de beaux dessins. Au travail ! »

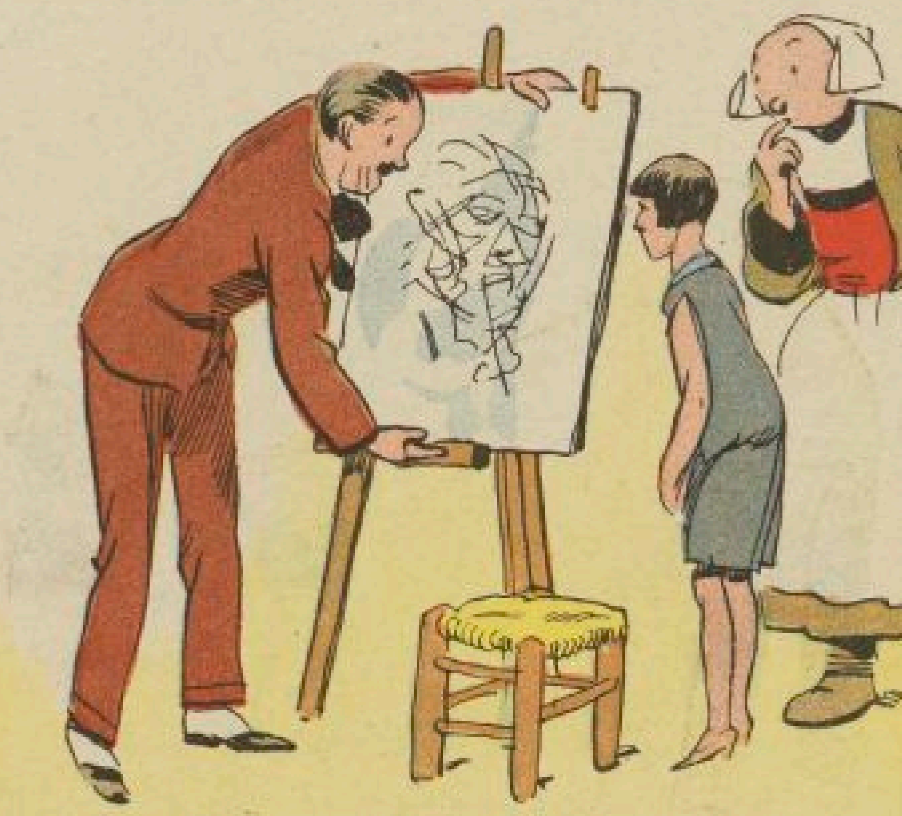
Un quart d'heure s'écoula, pendant lequel le professeur, tantôt lut un journal qu'il avait tiré de sa poche, tantôt s'entretint à voix basse avec la directrice.



Puis il dit qu'il était temps d'examiner ce qu'avaient fait les élèves et tout d'abord la nouvelle, cette jeune personne qui avait de si remarquables dispositions pour le dessin au chocolat.

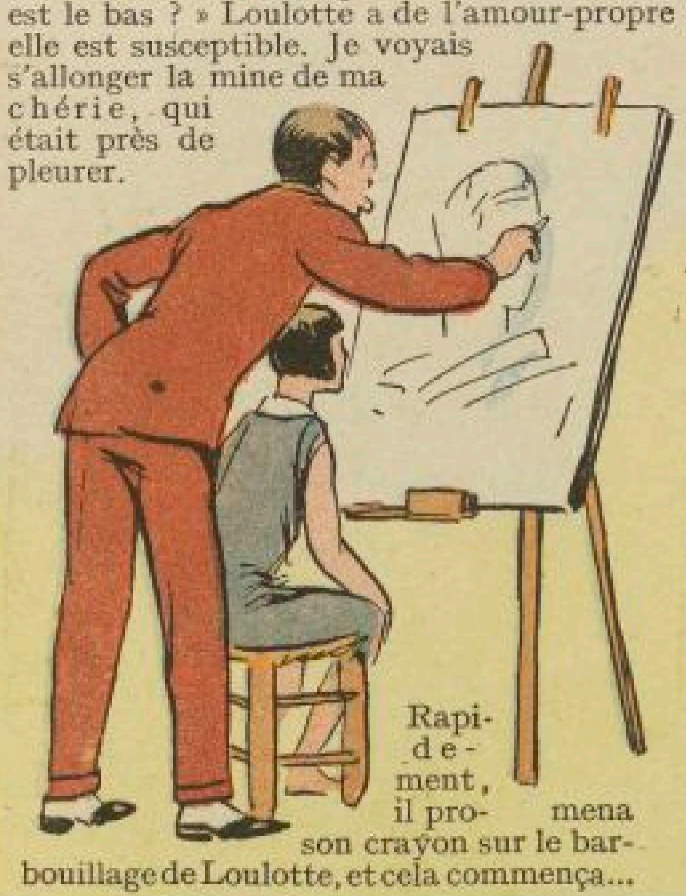
Déjà, à plusieurs reprises, j'avais glissé un œil vers le travail de ma Loulotte. Hélas ! je dois reconnaître que ce n'était guère beau. Seulement quelques traits comme jetés au hasard sur un papier tout sali par des coups de gomme mal donnés !





Ayant regardé un instant ce gribouillis, M. Lajoie dit : « — Je suis tenté de demander, comme au jeu des portraits, si c'est un homme, une femme, un animal, une chose !... Mais, au fait, dans quel sens cela doit-il être vu ? Où est le haut ? Où est le bas ? » Loulotte a de l'amour-propre et elle est susceptible. Je voyais s'allonger la mine de ma chérie, qui était près de pleurer.

Sans doute M. Lajoie s'aperçut de ce grand chagrin, car, changeant brusquement de ton, il reprit : « — Trêve de plaisanterie ! Pour un début, ce n'est pas si mal, et un peu corrigé, ce sera très bien ! »



Rapidement, il promena son crayon sur le barbouillage de Loulotte, et cela commença...

...de ressembler au modèle. Ravie, la petite fille battait des mains, déclarait : « — C'est amusant !... Je veux être une *dessineuse.* » De tous côtés, on réclamait M. Lala : « — M'sieur, est-ce bien? — M'sieur, venez me regarder... »

C'était un vacarme assourdissant. Il mit les mains sur ses oreilles et déclara qu'il sortirait immédiatement si on ne se taisait pas.



La menace de M. Lajoie rétablit le calme parmi ses turbulentes élèves. Alors, le professeur commença son inspection. Il corrigeait, il critiquait, et ses observations étaient faites...

... d'une façon fantaisiste qui mettait en joie l'assistance. A une petite fille il demandait : « — Avez-vous entendu dire qu'Apollon ait été bûcheron ? — Non, monsieur. — Alors, pourquoi lui donner un nez si pointu...

« ... qu'il pourrait fendre du bois avec ? » A d'autres fillettes, qui avaient copié la Diane, il disait : « — Vous m'indiquerez où on vend de beaux grands pieds comme ceux-là. Ça doit être commode...

« ... pour dormir debout ! » Il disait encore : « — De plus en plus commode ! Avec des bras aussi longs, Diane peut certainement ramasser son mouchoir sans se baisser ! »

Ces plaisanteries amusaient les fillettes, et elles se gravaient dans leur esprit de façon à faire une leçon durable. Cela, c'est Mlle Céleste qui me l'a expliqué ensuite.

Le cours durait depuis plus d'une heure ; alors, il y eut repos, petite récréation. Quelques-unes des élèves se mirent à jouer, d'autres entourèrent M. Lajoie et l'une d'elles lui demanda...

...s'il n'y aurait pas bientôt une fête. De temps en temps, on donne au pensionnat une représentation de comédie, de charade, de musique ; on y invite des personnes amies habitant les environs, et M. Lajoie, étant conseiller artistique, est tout naturellement chargé de l'organisation.

Mlle Céleste répondit à la question posée qu'il y aurait, comme d'ordinaire, une fête pour l'anniversaire de naissance de sa sœur. Une fillette observa que l'anniversaire...



... était dans près de deux mois et qu'on aurait à l'attendre bien longtemps. M. Lajoie prit la parole : « — Cette charmante enfant a raison, dit-il. Mais, pour donner une fête, il faut avoir une occasion, ou, au moins, un prétexte...

« ... Cherchons-les ensemble, mes petites, creusons-nous ! » Par manière de plaisanterie, il prit son front à deux mains. Les fillettes, en riant, imitèrent son geste.

Mais l'une d'elles cria : « — Voilà le courrier ! » Alors, toutes abandonnèrent M. Lajoie pour se précipiter vers Zélie qui entrait. Comme les élèves, pour la plupart, n'ont pas leurs parents dans la région même, chaque jour, elles attendent avec impatience des nouvelles. « — Zélie, criaient-elles, est-ce qu'il y a quelque chose pour moi ? » Les mains se tendaient. On faisait mine de prendre les lettres.

Le fidèle corbeau, croyant sa maîtresse attaquée, remuait les ailes et pointait le bec, comme au temps de sa méchanceté. « — La paix, Croa !... Et vous aussi, les mioches ! » fit Zélie, qui procéda à la distribution.

Il y avait des lettres pour presque toutes. Chacune des fillettes se plongea dans la lecture. Soudain, Inès poussa une exclamation joyeuse:

« — Papa qui va venir me voir dans quelques jours !... Il me l'écrit... Ce que je suis contente !... Quelle bonne surprise ! »

Vivement, M. Lajoie vint à elle. « — Dites-moi, mon enfant, questionna-t-il, votre papa est bien ambassadeur ? — Oui, monsieur. — Alors, sa visite nous fournit l'occasion que nous cherchions de donner une fête. Il faudra que je combine une réception digne d'un si grand personnage. Je vais y penser ! »


Le lendemain, M. Lajoie, dès son arrivée, fut entouré par les petites filles. « — Avez-vous pensé à la fête, monsieur ? — Oui, mes enfants. J'ai un programme magnifique. Reste à le faire accepter par ces demoiselles. » Elles entraient. M. Lajoie alla à elles...
... et une conversation à mi-voix s'engagea. M. Lajoie expliquait son programme, Mlle Reine faisait des objections. Parfois le ton s'élevait. On entendait : « — ... trop coûteux... trop théâtral. » On entendit aussi que Mlle Céleste disait : « — Ce programme me plaît...
... parce qu'il est poétique. » Alors Mlle Reine céda, et tout de suite on se mit aux préparatifs. Pendant deux jours, sous la direction de M. Lajoie, nous avons, les unes tressé des guirlandes de fleurs, les autres taillé et cousu des costumes. Je passe là-dessus et j'arrive à la journée de la fête.
Dès la pointe du jour, les élèves étaient éveillées. Elles bavardaient comme oiseaux au soleil et voulaient tout de suite se lever, mettre les beaux costumes. Heureusement, Mlle Reine, qui prévoit tout, m'avait donné ses instructions. En conséquence, j'allai tour à tour dans les trois dortoirs,...
... et je fis connaître les ordres de la directrice. Dans sa lettre à Inès, l'ambassadeur annonçait son arrivée pour onze heures. Donc, on se lèverait comme d'habitude. A dix heures, on revêtirait les costumes de fête ; réunion générale à dix heures trois quarts dans la grande salle.
Les petites crièrent mais obéirent. M. Lajoie vint un peu avant l'heure de la réunion. Il jeta un coup d'œil sur la décoration. « — Très bien, tout cela, dit-il. Mais une chose me préoccupe. Bécassine, montrez-moi...
« ... la lettre du papa d'Inès. » J'allai la chercher. M. Lajoie la lut, puis dit : « — Son Excellence l'Ambassadeur n'indique pas s'il viendra en auto ou par le chemin de fer. Il faut que quelqu'un se trouve à la gare pour le cas...
« ... où Son Excellence serait dans le train qui arrive vers onze heures. Or, les directrices et moi sommes indispensables ici. C'est vous qui irez, Firmin...


« ... avec une voiture que j'ai retenue. » Ce Firmin est le domestique à tout faire de M. Lajoie. Il lui sert de cuisinier, de valet de chambre et de jardinier. On ne peut pas lui reprocher d'être bavard : il reste parfois des jours entiers sans dire un mot.
Cependant, comme nous sommes bons amis, c'est de lui que je tiens le récit de ce qui suit. Firmin n'eut que quelques minutes à attendre, puis le train entra en gare. Un seul voyageur en descendit.
« — C'est mon homme! » pensa Firmin. Il alla à lui, s'inclina et dit : « — Excellence... » Le voyageur le regarda avec surprise et demanda « — C'est bien à moi que vous parlez ?... — Bien sûr, Excellence, puisqu'il n'y a que vous. — C'est juste...
« ... Pourquoi m'appelez-vous Excellence ? — Parce que mon maître me l'a commandé. — Est-ce qu'il vous a chargé d'une commission pour moi, votre maître ? — Oui, Excellence. Il m'a chargé de vous dire que cette voiture va vous conduire...
« ... au Pensionnat Bongenre, où l'on vous attend. » A ces mots, la surprise du voyageur se changea en stupéfaction. Tout en prenant place dans la voiture, il murmurait : « — Comment a-t-on pu connaître...
« ... au pensionnat, mon intention d'y aller ? Pourquoi m'envoie-t-on une voiture ? C'est incompréhensible, mais pas désagréable » Quand la voiture parut, quelques curieux, qui faisaient la haie devant le pensionnat, se découvrirent. Deux ou trois cris :
« Vive Son Excellence ! » furent poussés. L'Excellence se leva, jeta un regard circulaire, en homme qui se demandait si c'était bien à lui que s'adressaient les saluts et les acclamations. A son tour, il salua.
La voiture s'arrêta, Firmin dégringolait du siège pour aider le voyageur à descendre. « — Expliquez-moi... » commença celui-ci. Il ne put continuer. Les demoiselles Bongenre et M. Lajoie, au seuil de la maison, s'inclinaient en une profonde révérence.


Le voyageur fut conduit dans la grande salle et invité à y prendre la place d'honneur. Et M. Lajoie lui dit : « — Son Excellence nous excusera de retarder la grande joie qui l'attend. Nous avons tenu...
« ... à célébrer par une modeste cérémonie la visite de Son Excellence. — Vous êtes bien honnête, » répliqua l'Excellence. Il ne trouva rien d'autre à répondre, et, en prononçant ces mots, il avait l'air tout à fait ahuri.
Alors la porte du réfectoire fut ouverte à deux battants. Les élèves s'avancèrent. Elles marchaient à très petits pas, sur la pointe des pieds, comme si elles dansaient. Du geste, M. Lajoie marquait la cadence. Elles formaient trois groupes.
Chaque groupe avait sa couleur ; donc trois couleurs qui étaient les couleurs du pays dont le père d'Inès était l'ambassadeur. C'est Mlle Céleste qui m'a expliqué cela ensuite, en me laissant entendre que c'était là une idée poétique, et que c'était elle...
... qui l'avait eue. Du groupe du milieu se détacha Céline Bôbeur. Elle récita un compliment en vers, joliment bien tourné, à ce qu'il m'a paru. L'Excellence écoutait, toujours avec son air d'ahurissement. Parfois il murmurait des mots indistincts. Pourtant, à un moment, j'ai cru saisir qu'il disait : « — Pourquoi me raconte-t-elle tout cela ? » Un peu après, les fillettes, en s'inclinant, lui tendirent les fleurs qu'elles portaient. Il les prenait, il répétait : « — Merci... Vous êtes bien honnête... » Jamais je n'ai vu...
... quelqu'un aussi embarrassé qu'il l'était avec tout cet amas de fleurs. Mais le moment émouvant était arrivé.
Quatre petites filles, sorties un instant avant, rentraient, escortant une cinquième, qu'un voile dissimulait entièrement.
Céline Bôbeur lança le dernier vers du compliment qui était :
Voici, pour son papa, la plus belle des fleurs.
Les quatre fillettes saisirent le voile...


... l'enlevèrent d'un coup et Inès apparut. Tout le monde attendait qu'elle se jetât dans les bras de celui qu'on croyait son père. Elle le regardait fixement, et tantôt avançait et tantôt reculait. Lui la regardait pareillement, muet comme une carpe, encore plus ahuri qu'avant si c'était possible. « — Excellence, cédez au vœu de votre cœur, embrassez votre fille. » Ainsi parla M. Lajoie.
Alors ce fut le coup de théâtre. L'Excellence cria : « — A la fin, est-ce qu'on se moque de moi ? J'ai cinq garçons et pas de fille. Je ne connais pas cette mioche. Je ne suis pas son père. » En même temps, Inès criait : « — Bien sûr que ça n'est pas mon papa. Il lui ressemble, mais ça n'est pas lui. » Vous devinez notre stupéfaction.
Mlle Reine s'avança, demanda : « — Qui êtes-vous donc, monsieur ? » Mais elle fut interrompue par Zélie...
... qui entrait et lui tendait un télégramme. Elle le lut, des yeux d'abord, à voix haute ensuite. Il contenait ces mots : *Impossible venir. Révolution dans mon pays. Suis nommé Président République. Pars pour Sud-Amérique.*
Et c'était signé . *Barreiros, ancien ambassadeur.* « — Mon Dieu ! gémit Inès, je ne verrai donc jamais mon papa et ma maman ! » Pendant que ses camarades la consolaient, l'inconnu disait à Mlle Reine : « — Mademoiselle,...
« ... vous avez demandé qui je suis. Je suis Garrigou, de Bordeaux, votre fournisseur depuis longtemps. Étant en tournée dans la région, je me proposais de me présenter à vous et de vous offrir du vin de ma dernière récolte. Il est excellent et à prix avantageux. » Voyant que Mlle Reine fronçait le sourcil, il ajouta : « — Ce n'est pas ma faute si on m'a pris,...
« ... pour un ambassadeur, et fait une réception destinée à un autre. » Mlle Reine convint qu'il avait raison. Pour lui prouver qu'elle ne lui en voulait pas, elle lui commanda plusieurs barriques. Ainsi se termina cette fameuse fête.
On en a un peu jasé dans le pays, et puis un événement plus important la fit vite oublier. Ce fut une espèce d'épidémie de fausse coqueluche. Voyant que, chaque jour, une nouvelle élève était prise de quintes de toux...
J.P. Pinchon
... les directrices se décidèrent à renvoyer les petites filles dans leurs familles. Nous sommes à Bonaccueil et Loulotte a obtenu d'y amener sa chère Inès. C'est donc fini, pour nous, du pensionnat, au moins cette année.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Bécassine au Pensionnat	3
Les vacances à Bonaccueil	4
La maison vide	5
La joie des grenouilles	6
Dans la rafale	7
Un concert d'éternuements	8
Les fantaisies de Loulotte	9
Une grande colère	10
Bécassine pleure	11
Françoise intervient	12
L'idée mystérieuse	13
Devant le pensionnat	14
Au marché de Caudebec	15
La mère Bonbec	16
Encore une idée mystérieuse	17
La baraque du dompteur	18
Les plaisanteries de M. Lajoie	19
Trop de hâte !	20
L'émotion de Bécassine	21
L'interrogatoire	22
Adjointe à la Direction	23
Ingratitude	24
Le moment des adieux	25
En plein désarroi	26
Zélie et sa tente	27
Les malheurs de Zélie	28
La fiancée de Terre-Neuve	29
Fluton et Croa	30
Le chat qui patine	31
La méchante farce	32
Le sauvetage de Croa	33
Le serment de Zélie	34
Une magicienne	35
Trop de zèle !	36
Le fusil de Gertrude	37
Du côté des petites	38
Céline Bôbeur d'Isigny	39
Deux inséparables	40
Les malheurs de Mme Barreiros	41
Mlle Céleste répond	42
Mlle Reine consent	43
Où l'on s'amuse	44
Bécassine fait la police	45
Deux remarques	46
Le calme avant la tempête	47
Le double évanouisseemnt	48
L'énorme araignée	49
L'aveu des coupables	50
La fin du drame	51
La mère Bonbec reparaît	52
L'histoire de M. Lajoie	53
Préparatifs de leçon	54
Bécassine manque de respect	55
Le dessin au chocolat	56
Le début de Loulotte	57
Les questions de M. Lajoie	58
L'occasion cherchée	59
Préparatifs de fête	60
Son Excellence	61
Un homme ahuri	62
La méprise expliquée	63

7296. — Imprimerie Charaire à Sceaux (France) — 7-28







IMPRIMERIE
CHARAIRE
A SCEAUX
7296. - 8-28.